

## CAUSERIE ARTISTIQUE

# LE DOMINIQUIN, LE GUIDE, L'ALBANE

## MICHEL-ANGE DE CARAVAGE



'EST de l'école des Carraches qu'est sorti le Dominiquin, mesdemoiselles, comme le Guide, comme l'Albane, comme toutes les individualités qui jetèrent un dernier lustre sur la peinture en Italie. École secourable, comme

je vous l'ai dit, et école funeste — à laquelle nous avons dû d'abord quelques beaux talents, et à laquelle nous devons aussi cet esprit doctrinaire, ce corps d'enseignement composite qui, pour lutter contre la décadence, ne trouvait d'autre moyen que de conserver l'immobilité, et d'enfermer à jamais les génies individuels dans le cadre du passé.

Au seizième siècle, l'école des Carraches est maîtresse de l'art en Italie. Elle règne à Rome et étend jusqu'à Naples son influence et sa fortune. Michel-Ange de Caravage, seul, proteste, avec sa sauvage énergie et sa brutale franchise, contre cet art de convention qui triomphe partout.

Mais si le Dominiquin fut l'étoile brillante de la pléiade, à ce point, que son chef-d'œuvre, *la Communion de saint Jérôme*, put être mis en pendant avec *la Transfiguration*, il n'en fut pas le triomphateur. Tandis que le Guide menait une existence princière, avait une cour, et ne trouvait que juste qu'on lui rendit les plus grands honneurs, le pauvre Dominiquin souffrait mille déceptions et traînait une misère persécutée. C'est que le Guide avait pour lui l'engouement de la mode, parce qu'il était l'homme de son temps et qu'il en satisfaisait les aspirations, tandis que Dominiquin, dernier rejeton des vieux maîtres, gardait dans ses ouvrages l'austère franchise du dessin et la simplicité de la composition.

Aussi Guide eut le présent et Dominiquin l'avenir. — Mais ne courons pas au-devant de la postérité; mieux vaut, mesdemoiselles, vous ramener à Bologne, où fleurit cette école des Carraches, dont Augustin fut le père, Louis l'orateur et le doctrinaire, An-

nibal l'exécutant par excellence. Là, je vous présenterai, entre autres, trois jeunes gens, tous trois sortis de chez Denis Calvaert, le rival des Carraches, et tous trois pour entrer, de par leur libre choix, chez Louis Carrache :

L'ainé, Guido Reni, né, en 1575, à Bologne, et fils d'un musicien distingué; le second, François l'Albane, né, en 1578, au même lieu, et fils d'un marchand de soieries; le troisième, Domenico Zampieri, né, en 1581, à Bologne aussi, mais fils d'un cordonnier.

Déjà la différence d'origine et de fortune et la différence d'âge donnaient le dernier rang à Domenichino. — Ajoutez qu'il était faible, malingre et timide : vous aurez le secret de la perpétuelle infériorité dans laquelle il fut tenu, sa vie durant.

Le Guide, au contraire, avait toutes les supériorités. Fils d'un artiste, accoutumé dès l'enfance à l'idée de devenir artiste lui-même, et, par conséquent, à tenir un rang supérieur dans le monde, il avait l'aisance de manières et la désinvolture d'un jeune garçon bien élevé; avec cela de l'assurance naturelle, et — beaucoup de talent.

L'Albane, sans être absolument égal au Guide par sa naissance, appartenait à la bourgeoisie bolognaise; Domenichino, lui, était bien fils du peuple.

Tous trois, je l'ai dit, avaient débuté chez Denis Calvaert, un Flamand, établi à Bologne, y tenant école de peinture, et qui eut la gloire d'être le premier maître des peintres célèbres de la seconde époque, et le malheur d'être toujours quitté et renié par eux.

Il est vrai qu'il les traitait assez brutalement, si l'on en croit les chroniques, et qu'il ne se faisait pas scrupule d'user de leur travail. C'est ainsi que Guido, à l'âge de quinze ans, déjà le plus habile élève de l'atelier, suppléait souvent le maître et l'aidait quelquefois. Qu'il le suppléât, c'était bien : l'enseignement mutuel a toujours pour le moniteur et pour les élèves d'excellents résultats : qu'il l'aidât, c'était bien encore : mais il est à tout des proportions. Or, Denis Calvaert



vendait fort cher les ouvrages qu'il faisait faire à Guido Reni, et ne lui donnait qu'une rémunération dérisoire.

Un beau jour l'élève trouva qu'il était dupe et que d'ailleurs il n'avait plus rien à apprendre de Denis; l'école des Carraches était dans toute sa splendeur; et l'on sait qu'Augustin, son fondateur, était aussi sorti en dissident de l'école de Calvaert. Guido Reni émigra, et, à sa suite, entraîna l'Albane, son ami particulier. Pour Domenichino, il n'eût point osé ainsi manifester son choix et son indépendance: il n'avait d'ailleurs que neuf ans, et ne regardait que de loin ses heureux condisciples, dont l'un avait douze ans et l'autre quinze. Mais, en secret, il rêvait de cette école des Carraches, où chacun courait, et il copiait les estampes qu'il pouvait se procurer. Un jour, Calvaert le surprit en admiration devant un dessin d'Annibal Carrache. Transporté de fureur, il le battit et le mit à la porte de l'atelier.

Le pauvre Domenichino n'aurait rien de bon de l'accueil de son père, le soir, en rentrant après une pareille esclandre. Aussi, au lieu d'arriver comme d'ordinaire ouvertement et de venir prendre sa place au couvert de la famille, alla-t-il se blottir furtivement dans un grenier, résolu à s'y laisser périr de faim. Mais de sa cachette il entendait les expressions de l'inquiétude de ses parents. Bientôt les éclats de la colère de son père, qui avait tout appris en allant aux informations, se mêlèrent aux larmes de sa mère. Il ne savait que devenir et tremblait de tous ses membres. Plus l'inquiétude du vieux Zampieri augmentait, à mesure que le temps s'écoulait, plus le farouche artisan criait qu'il arracherait les oreilles à son coquin de fils pour lui apprendre à se faire renvoyer de l'atelier d'un maître tel que Denis Calvaert, et pour lui apprendre à désertir la maison paternelle. Cet avertissement n'engageait guère Domenichino à sortir de sa cachette; mais, d'autre part, il entendait les sanglots de sa mère, qui le croyait perdu, et faisait cent reproches à son mari, en lui disant que s'il n'était pas si terrible, s'il ne menaçait pas si fort ce pauvre Domenichino, il ne se verrait pas à cette heure en peine d'avoir perdu son enfant. Domenichino n'y tint plus. Il apporta ses oreilles!.... Hélas, l'histoire consigne qu'elles furent vigoureusement tirées... mais la mère ne pleura plus, et comme, au demeurant, il fallait bien que le jeune apprenti peintre fût mis à même de continuer son état, on le fit entrer, lui aussi, chez les Carraches.

Guido Reni, une fois chez Louis Carrache, s'attacha à l'imitation du style de son maître, et chercha, de bonne foi, avec lui, à réunir le dessin de Michel-Ange à la grâce de Raphaël et au coloris de Titien..., etc., etc. — Le résultat pour l'élève docilement ambitieux, si l'on peut s'exprimer ainsi, fut un style un peu effacé, dont bientôt lui-même sentit l'incertitude. Aussi s'essaya-t-il tour à tour dans la voie de tous les peintres contemporains qui avaient une individualité.

L'Albane suivait volontiers Guido dans ses essais, comme il l'avait jusqu'alors suivi dans les accidents de sa jeune destinée.

Naturellement il occupait le second rang; cela semblait une suite de la différence d'âge; et puis on se souvient que chez Denis Calvaert, Guido Reni, comme représentant et délégué du maître, avait eu sur les

autres élèves une sorte de suprématie. Mais si, aux yeux désintéressés, la différence des talents rendait ce classement encore plus légitime, il s'en fallait que l'Albane se crût inférieur à son condisciple!

Et combien plus encore s'en fallait-il que Guido et que l'Albane fissent attention au petit Domenichino! Pourtant, à un concours public, il obtint le prix: mais à peine le remarqua-t-on: le pauvre garçon piochait si dur dans son coin d'atelier; il travaillait si patiemment, si longuement, si humblement! Comment n'eût-il pas fini par apprendre quelque chose? Entre ce pénible acquis du travail et le génie quelle distance!... Or Guido Reni avait du génie — qui eût osé le nier alors? — et l'Albane s'en croyait tout naturellement, puisqu'il était *copin* du Guide.

Guido débutait à peine, que partout les louanges s'élevaient et le portaient aux nues. Nous l'avons vu enfant, pour ainsi dire, et déjà assez prisé de son maître pour qu'il signât ses ouvrages: puis, jeune homme chez les Carraches, qui s'enorgueillissaient de lui comme de l'honneur de leur école. Tandis que ses maîtres le louaient, ses émules le regardaient avec envie, et tacitement se soumettaient à son empire. Les poètes le chantaient; on ne compte plus les odes et les sonnets faits en son honneur. Et pourtant, quoi de plus inégal que son talent? Un jour, docile élève des Carraches, — le lendemain, fougueux imitateur du Caravage... — Qu'importait? Au demeurant, il ne tarda pas à se faire une manière à lui, qui sortit triomphante de ces tâtonnements: le triomphe, c'était l'élément de Guido Reni, et il semblait né pour vivre au sein des applaudissements comme la salamandre dans le feu.

Trop loué de son vivant, trop longtemps encensé par la postérité, le Guide, par une sorte de réaction, est aujourd'hui trop abaissé. Il eut une des sept cordes de la lyre, comme on a dit dans un style précieux; ou, pour parler plus justement, on pourrait dire qu'il jouait sa partie dans le grand concert artistique de l'Italie. Et, en continuant l'analogie, j'ajouterais que son instrument fut l'harmonica.

Quels sons valent ceux-là, comme accompagnement des cantiques chantés par les chœurs célestes? Il semble, lorsque l'oreille a perçu les sons de l'harmonica, que tout autre instrument est grossier: lui seul parle la langue du ciel. Ainsi du Guide, mesdemoiselles: ses Christ, ses Madeines, ses Anges font rêver du paradis, et, quand on vient de les contempler, nul autre visage ne semble inspiré, fût-il peint par Raphaël. Le Guide a saisi l'expression de l'extase. C'est la corde aiguë de la lyre.

Vous connaissez, sans nul doute, celles de ces têtes qui ont été gravées, copiées, lithographiées et que l'on voit partout. Alors vous devez comprendre admirablement ce que je vous dis. Mieux vaut d'ailleurs les connaître à l'état monochrome que de les voir peintes, aujourd'hui. Les tons plâtres des tableaux du Guide leur ôtent beaucoup de charme. Et puis, cette peinture creuse et ces expressions sérapiques fatiguent à la longue. Le Guide est suave, et, si c'est chez l'artiste une qualité rare, c'est en même temps une qualité insuffisante. Il n'y a que ce qui est profondément humain qui excite une admiration durable. Le chant de l'harmonica fascine l'oreille comme les têtes du Guide fascinent les yeux; mais dites-moi



si, au bout d'un certain temps, cette musique ne porte pas sur les nerfs ?

Si le Guide est le peintre des sujets séraphiques, son camarade l'Albane, qui chercha plus la grâce des formes et les ondulations de lignes que la traduction des sentiments de l'âme, est le peintre de l'olympie gracieux de la renaissance. Son génie, plus léger que profond, s'arrêtait aux surfaces ; mais nul mieux que lui ne sut grouper de beaux enfants nus dans de vertes campagnes. Il introduisit le paysage dans l'art, pour ainsi dire : jusqu'à lui, la nature champêtre n'avait joué dans l'art qu'un rôle secondaire : il ouvrit la carrière que Poussin devait suivre — et le *paysage historique* est né, mesdemoiselles !

Le paysage historique, ce compromis entre la grande peinture et la peinture de genre, — cette première concession au réalisme que nous avons aujourd'hui, les Flamands aidant, amenée jusqu'à ses dernières conséquences — qui, après avoir commencé par nous montrer les Dieux de l'Olympe en Arcadie, nous a montré les *Casseurs de pierres à Ornans*, s'est produit dans l'art, vers l'époque de la décadence. A l'Albane, qui vit la nature riante, succéda Salvator, qui vit la nature sauvage et tourmentée. Puis notre Claude, qui vit, comme nul ne l'a vu, le soleil et la lumière ; puis notre Poussin, que Virgile inspira, et qui promena les héros de l'Énéide à travers les campagnes, où naquirent les Géorgiques. — Pour mieux jouir de ces belles campagnes arcadiennes, l'Albane avait acheté deux villas admirables, Medola et Guerciala. Là il passait la belle saison auprès de sa femme, la belle Doralice Fioraventi, et de ses douze enfants. Oui — douze enfants — tous plus beaux les uns que les autres, et qui eurent la fortune de servir de modèles non-seulement à leur père, qui les peignit cent fois en amours, en génies, etc., mais encore aux sculpteurs l'Algarde et François Flamand, c'est-à-dire à toutes les générations d'artistes jusqu'à nos jours, car, peut-être ne le savez-vous pas, mesdemoiselles, tous ces beaux enfants que vendent comme types et modèles les mouleurs, que les artistes modernes reproduisent ou dont ils s'inspirent, sont les ouvrages de François Flamand ou de l'Algarde, et, par conséquent, des études faites d'après les enfants de l'Albane.

Peut-être trouverez-vous que je m'attarde beaucoup chez les heureux contemporains du Dominiquin ; si ce dernier ne devait avoir pour lui que l'admiration de la postérité, au moins semble-t-il qu'il faille la lui garder tout entière et lui rendre cette première place qui lui est due. Sans doute ; mais l'histoire du Dominiquin, de ses déboires et de ses misères, est intimement liée à celle de ses disciples. Suivez-moi donc encore, de Bologne à Rome, sur les traces de l'Albane et du Guide.

L'heure est venue aussi de vous présenter un peintre étrange, révolutionnaire fougueux, contestable et contesté, mais puissant et fier, qui tint alors une place à part en Italie, et eut une grande influence sur l'art et les artistes de son temps : Michel-Ange de Caravage.

Il était né, en 1569, à Caravaggio, bourg du Milanais, et s'appelait Amerighi ou Morighi : son père était maçon. Tout en préparant des enduits pour les peintres à fresque, le goût de la peinture lui vint. Mais à un génie violent et brutal Caravage joignait

un caractère emporté et les formes abruptes d'un enfant du peuple : avec cela, orgueilleux comme un paon, méprisant, haineux, sanguinaire. Après avoir tué un homme, il dut quitter Milan pour Venise, et bientôt, poursuivi sans doute pour quelque autre méfait, il quitta Venise pour Rome. Là, qui le croirait ? il devint l'élève du Josépín, ce fade peintre de fleurs et de fruits, et son collaborateur : mais une telle association ne pouvait durer. Aussi bientôt Caravage quitta-t-il Josépín pour Prospero, peintre de grotesques.

Puis, méprisant toute tutelle et toute contrainte, il s'élança dans la carrière, étonnant le monde des arts par la manifestation d'un génie sauvage et par une peinture heurtée, presque monochrome et pourtant d'une couleur intense et d'un effet fulgurant. Les sujets vulgaires et grossiers sont ce qu'il affectionne : — peut-être par l'instinct naturel de son origine, peut-être pour réagir violemment contre les *académies* des Carraches. Toujours est-il qu'il se posait en réformateur et qu'il était vivement discuté. Au demeurant, c'était un artiste prime-sautier, original qui, lui seul, à cette époque, introduisait dans l'art un élément nouveau : le réalisme et qui lui eût imprimé une impulsion, peut-être, si son caractère insociable ne l'eût pas mis à l'index de l'aristocratie, et si ses mœurs de bravo ne l'eussent pas forcé, sans cesse, de s'enfuir de ville en ville.

A Rome, il eut querelle avec Annibal Carrache. C'était naturel à plus d'un titre ; puis il tua d'un coup d'épée un élève du chevalier d'Arpino (le Josépín), son ex-maître, et dut s'enfuir à Naples.

Annibal, irrité de la rivalité qu'osait afficher Caravage, et de l'espèce d'empire qu'il exerçait sur l'opinion, résolut de lui opposer quelqu'un de fort parmi ses élèves. L'Albane lui conseilla de choisir le Guide ; appelé à Rome par Annibal Carrache, le Guide ne tarda pas à devenir le rival de son maître. Puis, pour remercier l'Albane de son bon office, il le fit à son tour venir à Rome.

On sait que l'amitié du Guide et de l'Albane datait de l'enfance. Il semblait que rien ne dût l'attaquer ni la détruire. Hélas ! et la rivalité ! Quels liens sont forts contre les blessures d'amour-propre ? A Bologne, l'Albane se croyait l'égal de Guido Reni ; à Rome, il s'aperçut vite que l'opinion lui assignait un rang secondaire : qu'on lui commandait des travaux inférieurs, sous la direction et la surveillance de Guido.

Quelle que fût son affection, il ne put pardonner à l'ami triomphateur.

C'est que Guido aussi avait un succès formidable et un train de prince ; c'est que son orgueil grandissait avec sa fortune ; c'est qu'il prit vite le ton d'un protecteur avec ses égaux et même avec son maître. Habile à se faire valoir, il ne tarda à persuader au pape Paul V qu'il était l'honneur de son règne, — et qu'il devait être traité sur le pied des plus grands seigneurs.

A propos d'une contestation avec le trésorier du pape, il abandonna ses ouvrages, et il s'en fut à Bologne. Il fallut que le pape l'envoyât quérir par un légat, comme Jules II avait fait pour Michel-Ange, et que le jour de sa rentrée dans Rome, les carrosses des cardinaux allassent au-devant de lui, hors des murs, selon le cérémonial usité pour l'entrée des ambassadeurs.



Un jour, le pape lui ayant donné le droit de rester couvert devant lui : « Il a bien fait, osa s'écrier le Guide, car j'eusse pris la permission s'il ne me l'eût pas donnée. »

D'autres fois, il refusait de reconduire jusqu'à la porte de son atelier les cardinaux qui venaient le visiter. Hélas ! à voir tant d'outrecuidance, qui aurait pu prévoir que la triomphante jeunesse du Guide serait suivie d'une vieillesse misérable et déshonorée ?

Mais n'allons pas au-devant du temps. Restons à Rome, où nous sommes, tandis que Guide emporte d'assaut la première place, que Caravage s'enfuit les mains ensanglantées, qu'Annibal Carrache ne se voit pas, sans dépit, supplanté par son élève, et que l'Albane dévore avec rage les humiliations qu'il se croit infligées par l'idole qu'il a contribué à élever sur le pavois.

On comprendra facilement qu'en ce temps et en ce pays d'intrigues, alors que la route de l'art était devenue la plus sûre pour arriver à la fortune, et que les talents nombreux se disputaient la carrière, Annibal Carrache et l'Albane songeaient à faire contre le Guide ce qu'ils avaient fait pour Caravage : c'est-à-dire à lui susciter un rival. Dominiquin leur parut l'homme de la situation, et, au point de vue du talent, ils ne se trompaient point. Mais ils ne songèrent pas au caractère, et ce fut leur tort. Que pouvait l'humble Dominiquin, toujours modestement équipé, doutant de lui, chercheur, *piocheur*, comme on dit aujourd'hui, travaillant lentement, contre le Guide audacieux, brillant, *lancé*, déjà maître du terrain ?

Aussi, malgré les clameurs avec lesquelles Annibal Carrache s'efforçait d'émouvoir l'admiration, le Dominiquin n'eut-il qu'un succès d'estime — comme on dit de nos jours, pour exprimer un mélange d'indifférence et de respect. Mais si le public et les Mécènes de ce temps ne s'enthousiasmaient pas pour le Dominiquin, en revanche, les artistes qui voulaient percer sentirent en lui leur maître — c'est-à-dire le plus dangereux des rivaux. Sur-le-champ, il s'unirent pour le perdre : ne pouvant rien contre le Guide, trop en vue, trop haut placé, trop *parvenu* déjà, ils résolurent au moins d'empêcher qu'un second premier rôle ne s'élevât sur la scène. Il était facile de se rendre maître d'un caractère comme celui du Dominiquin. Le pauvre artiste n'était que trop disposé à douter de lui-même, à retoucher ses ouvrages, à soumettre son inspiration propre à la doctrine des Carraches. Sa peinture franche et simple, à l'allure magistrale, semblait une protestation contre le goût du jour. On le disait ignorant parce qu'il songeait à rendre les expressions ou les sentiments plus qu'à faire des tours de force de dessin ou de couleur.

Les fresques de Saint-André Della-Valle, qui peuvent être considérées comme le chef-d'œuvre du Dominiquin, furent l'écueil où se brisa sa fortune. Dès qu'Annibal, d'ailleurs, ne fut plus là pour défendre son élève, la lutte même devint impossible. Humilié, poursuivi, critiqué, moqué, Domenico Zampieri jeta ses pinceaux avec dégoût. Il essaya de l'ébauchoir, il essaya du compas et du tire-ligne ; puis, se remettant à la peinture, il cessa de prétendre à faire « des grandes machines, » pour ne pas éveiller la jalousie de ses rivaux, et se mit à peindre des tableaux de chevalet et des paysages. Il les vendait à des prix déri-

soires ; peu à peu, enfin, il fut oublié dans la ville éternelle. On raconte une anecdote qui peint plus éloquemment que ne le ferait un volume, la situation où en était arrivé le pauvre Dominiquin, peu avant que le vice-roi de Naples n'eût l'idée de le ressusciter, pour ainsi dire, en lui commandant les peintures du dôme de Saint-Janvier.

Un jour, tandis que le jeune Nicolas Poussin, peintre français qui devait devenir l'honneur de son pays, et qui étudiait alors la peinture à Rome, dessinait les fresques de Saint-André-Della-Valle, un homme courbé par l'âge, à l'aspect pauvre et triste, s'arrêta derrière lui et le considéra un moment en silence ; puis : « On voit bien que vous êtes étranger, jeune homme, dit-il, car vous perdez votre temps à copier des ouvrages bien universellement dédaignés !... »

— Des ouvrages admirables ! s'écria le jeune Français avec feu. — Dominiquin est le dernier des artistes de génie !... l'égal de Raphaël !

— Oh ! oh ! jeune imprudent, si vous pensez cela, n'ayez pas le malheur de le dire, au moins !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que Domenico Zampieri est haï par des ennemis puissants et méprisé des grands et des riches.

— Que m'importe ?

— Seriez-vous assez indépendant, assez fort pour préférer l'art à la fortune, à la gloire même ? »

Une flamme passa, vive et brillante dans les yeux tout à l'heure mornes du vieillard.

« Vous êtes le Dominiquin ! s'écria le jeune Poussin, illuminé d'une révélation soudaine, et avec l'accent le plus vrai de l'admiration et du respect.

— Oui, *si sono il povero Zampieri !* » murmura l'homme de génie méconnu en baissant les yeux, et comme en demandant pardon pour cette joie d'une seconde qu'il venait de voler à sa rigoureuse destinée.

Oui, bien rigoureuse, en effet, car il fut méconnu par ses proches autant que par ses contemporains, et persécuté par les siens comme par ses rivaux... Avec cela Dominiquin était bon chrétien, et supportait toutes les douleurs comme des épreuves méritées. C'est ici, encore une fois, le lieu de se dire que si nous voyons ici-bas quelques âmes innocentes si rudement éprouvées, tandis que tant d'âmes perverses y règnent triomphantes, c'est sans doute qu'aux unes Dieu accorde la grâce d'expier ici-bas, tandis qu'aux autres il réserve les châtiments de l'éternité.

Parmi les ennemis les plus acharnés du Dominiquin il faut citer Lanfranc, qui, le premier, décria ses fresques de Saint-André-della-Valle, et qui voulait même les faire détruire. — Lanfranc, élève aussi des Carraches, était alors le peintre en titre des « grandes machines, » et la mode était aux grandes machines. — Peut-être ne savez-vous pas, mesdemoiselles, qu'on appelle ainsi les vastes compositions allégoriques qui s'étendent sur des coupes, des murailles, etc. Lorsque le Dominiquin fut mandé à Naples par le vice-roi, il apprit qu'il devait y retrouver Lanfranc. En même temps, il savait que les peintres napolitains, au nombre desquels il fallait compter Ribeira, Salvator Rosa, deux maîtres dans leurs genres bizarres, et Corenzio, artiste plus que médiocre, et par cela même plein de baine pour le talent, avaient formé une sorte de ligue contre les



artistes étrangers. Le Dominiquin hésitait à braver ce redoutable état-major. — Peut-être aussi avait-il le pressentiment du sort qui l'attendait. Toujours est-il qu'il fallut l'insistance du vice-roi pour l'entraîner. Le vice-roi, d'ailleurs, promit d'être son protecteur, et de maintenir Lanfranc, dont les mauvaises dispositions étaient connues. Mais que pouvaient la bienveillance et la justice d'un prince contre la persistante haine d'un rival ?

Les ouvriers qui préparaient les enduits sur lesquels le Dominiquin peignait ses fresques furent payés pour introduire de la cendre dans la chaux, afin de faire gercer le travail, qu'il fallait alors recommencer. Cette malice était d'autant plus diabolique que déjà Dominiquin travaillait lentement. Dès le temps où il étudiait chez les Carraches, ses condisciples l'avaient surnommé *le bœuf*, à cause de sa lenteur. Or le retarder était ici le grand point : d'abord pour laisser le temps à la bienveillance du prince de se refroidir, à la haine de trouver un point d'appui, aux déceptions de lasser la patience de l'artiste. Mais on imagina mieux encore ; quand on se fut bien assuré que le travail, grâce aux retouches perpétuelles auxquelles la sophistication des enduits obligeait le Dominiquin, était à peine commencé, on sema dans le peuple cette idée que la coupole de Saint-Janvier devait être découverte le jour de la fête du saint. L'artiste déclara que c'était impossible. — Il y eut émeute. — L'histoire a prouvé cent fois que l'émeute à Naples était facile à soulever. — Bon gré mal gré, on découvrit les fresques : on ne vit rien que d'informe. La populace, alors, déclara que l'auteur était un barbare, absolument incapable d'achever la tâche que le vice-roi lui avait attribuée. Malgré l'émeute, celui-ci tint bon. Mais Dominiquin était à bout de forces et de courage ; il abandonna la partie et s'enfuit à Rome.

Plût à Dieu qu'il y fût resté, malgré les rappels réitérés du vice-roi ! Mais, au bout d'un an, il céda enfin à une mise en demeure catégorique. Sa femme et sa fille, d'ailleurs, étaient gardées à Naples comme en otage. Découragé, triste, agité de sombres pressentiments, il se remit à l'ouvrage. Hélas ! sa mort ne tarda pas à venir mettre un terme à toutes les intrigues qui s'agitaient autour de lui ; l'opinion l'attribua à un crime, et en accusa Corenzio ; mais il n'y eut ni poursuites ni instruction, et Dieu seul sut si une main criminelle avait hâté le terme des luttes et des douleurs du Dominiquin.

L'œuvre la plus célèbre de l'illustre et malheureux maître est la *Communion de saint Jérôme*, que Poussin mit constamment en parallèle avec la *Transfiguration* de Raphaël, et que l'histoire y a laissée. C'est, en effet, un beau tableau sur lequel les Carraches ont pu marquer leur empreinte académique ; où les têtes ont une profonde expression de foi, où les mouvements des figures sont simples et justes, ce qui devenait alors de plus en plus rare. Mais quelques amateurs éclairés préférèrent cependant les fresques du Dominiquin à tous ses autres ouvrages. Là on peut juger de la spontanéité de son génie ; car on sait que la fresque, faite d'un seul coup, ne se retouche pas. Les tableaux à l'huile, au contraire, se retouchent quand on veut ; or, le Dominiquin, toujours poursuivi de critiques amères, doutait volontiers de lui-même, et, comme j'ai dit plus haut, il se laissait

aller à sacrifier un peu au goût du jour, dans la vaine espérance d'apaiser ses détracteurs.

La *Sainte Cécile*, dont vous trouverez la gravure en tête de ce numéro, mesdemoiselles, et l'original au Louvre, vous offre une belle collection de têtes expressives et charmantes. Ce tableau, qui appartenait à la collection dite de Louis XIV, était si fort aimé du grand roi, qu'on le transportait au-devant de lui à tous ses changements de résidence : de Versailles à Marly, et de Marly à Fontainebleau ou à Paris, de telle sorte qu'il le trouvât toujours suspendu dans ses appartements.

Je vous ai raconté la triste fin du Dominiquin, couvrant une vie de douleurs ; me voici maintenant obligé de vous raconter aussi la fin du Guide, fin plus triste encore, car elle manque de cette auréole de dignité qui, au milieu des revers, n'abandonne jamais le noble front du Dominiquin. Le Guide, comme je vous l'ai fait pressentir, finit presque en mendiant. Il était joueur, et, après avoir risqué sur un coup de dé, d'abord son superflu, ensuite sa fortune, puis son nécessaire, il y jeta jusqu'à son dernier morceau de pain.

C'est ainsi qu'à partir d'un voyage à Naples, où nous le voyons appelé après la mort du Dominiquin, pour peindre ce fameux dôme de Saint-Janvier, et d'où nous le voyons revenir, chassé par les intrigues de Lanfranc, de Ribeira et de Corenzio, et effrayé du sort de son malheureux prédécesseur, qu'à partir de ce voyage donc, son étoile commença de s'obscurcir et son talent de baisser.

Pour avoir beaucoup d'or à jouer, il travaillait trop vite, abusant de sa facilité, et se préoccupant plus de la quantité de ses ouvrages que de leur qualité. La valeur de ses tableaux diminua : il en fit plus encore... Enfin, il en vint à vendre son talent jour par jour... heure par heure... à d'indignes exploitateurs ; à offrir de porte en porte des toiles dix fois recopiées... Arrêtons-nous ici. Il mourut en 1642, et sa mort réveilla un instant l'enthousiasme... on ne se souvient que de sa gloire passée... et son corps fut porté en grande pompe à l'église San-Domenico, à Bologne, où il est inhumé.

L'Albane, lui, vécut jusqu'en 1660, au milieu de ses douze enfants, et sous l'abri verdoyant de ses gracieuses villas. Ainsi va la destinée, mesdemoiselles : aux uns les orages, aux autres la paix ; — aux uns le triomphe, aux autres les épreuves ; — à celui-ci du poison dans un breuvage ou dans une paire de gants, puis une tombe obscure ; à cet autre, la misère dans un tripot, et des funérailles princières...

Puis la postérité vient, qui juge et rend à chacun selon ses œuvres... met Dominiquin en première ligne comme le dernier des maîtres de la grande époque ; Guido en second, comme le premier des peintres de la décadence ; l'Albane parmi les gracieux et habiles satellites de ces astres...

— Et Caravage ?

— Caravage, mesdemoiselles, après avoir fui Rome pour Naples, à cause de son affaire avec le Josépín, quitta Naples pour Malte, à la suite d'une autre rixe. A Malte, il peint le portrait du grand maître de l'Ordre — un chef-d'œuvre que nous possédons au Louvre — et pour tout salaire demande à être anobli afin de pouvoir retourner à Rome provoquer Josépín, chevalier d'Arpino, auquel il garde une terrible haine.



Mais on dirait qu'il est poursuivi par une Euménide. Au moment de quitter Malte, muni de son titre de noblesse, il se prend de querelle avec un chevalier et le blesse. On le jette en prison : il s'en échappe et gagne Syracuse, puis Messine, puis Palerme, puis Naples, où il croit ses anciens méfaits oubliés. — Mais son irascible caractère ne lui laisse pas le temps de s'en assurer, car il se bat avec des soldats devant une taverne, et n'a que le temps, après en avoir tué un ou deux, de gagner le rivage et de se jeter dans une felouque qui levait l'ancre pour aller à Rome. Il ne devait pas y arriver. La felouque fit escale dans un petit port du littoral : aux allures étranges de Caravage, on se douta qu'il avait quelque raison de fuir. Pris pour un malfaiteur qu'on cherchait alors, il fut arrêté. Tandis qu'il se faisait reconnaître, la felouque leva l'ancre emportant son léger bagage, sa mince fortune et le précieux titre de noblesse qui allait lui permettre d'assouvir sa vengeance. Fou de rage en se voyant abandonné et dépouillé, il se mit à courir la campagne au grand soleil en poussant des cris furieux, prit une fièvre cérébrale, et mourut au bord d'un chemin.

De Dominiquin, mesdemoiselles, nous avons au

Louvre, outre la Sainte-Cécile, plusieurs paysages historiques : le *Triomphe de l'Amour*, gracieux prétexte à un encadrement de fleurs, peint par Mario del Fiori ; la *Punition d'Adam et d'Eve*, le *Ravissement de saint Paul*, une *Sainte Famille*, *David jouant de la harpe*. Mais ces ouvrages, quoique beaux, ne peuvent vous donner une idée complète de son talent.

De Guido-Reni nous avons vingt tableaux parmi lesquels sa *Madeleine*, son *Calvaire*, bien connus et reproduits mille fois : *David vainqueur de Goliath*, *saint Sébastien*, *Hercule sur le bûcher*, le *combat d'Hercule et d'Archelaüs*, *Hercule tuant l'hydre de Lerne*, *l'Enlèvement de Déjanire*, la *Purification de la Vierge*, et *Jésus-Christ donnant les clefs de l'Eglise à saint Pierre*.

De l'Albane, vingt-deux tableaux, presque tous mythologiques.

Enfin, de Michel-Ange de Caravage, nous avons la *Mort de la Vierge*, étrange tableau, qui donne l'idée complète du réalisme de sa manière et de la puissance de son pinceau ; un *Concert*, la *Disseuse de bonne aventure*, et le portrait d'Alof de Vignacourt, grand maître de Malte.

CLAUDE VIGNON.

## BIBLIOGRAPHIE.

### NOUVELLES

#### LETTRES DE M<sup>me</sup> SWETCHINE<sup>(1)</sup>



MADAME Swetchine est désormais acquise aux lettres françaises : elle a écrit, elle étrangère, dans la langue de Pascal et de madame de Sévigné, des pages qui resteront toujours ; le livre, qui raconte sa noble vie, ses touchants exemples, est aussi de ceux qui demeurent : il a pour lui le fond, si attrayant et si pur, et la forme, toujours si gracieuse dans sa sévérité. L'historien de *Saint Pie V*, qui a décrit avec tant de couleur les derniers retentissements des Croisades, Famagouste et Lépante ; l'historien de Louis XVI, qui a su trouver de nouveaux accents pour dire cette tragédie, trop familière, hélas ! à toutes les mémoires, M. Alfred de Falloux a raconté la vie et analysé le caractère de madame

Swetchine avec l'âme d'un ami et la finesse d'un moraliste ; il a été récompensé de son travail, car cette amie qui lui fut chère, il l'a fait à son tour connaître et vénérer de la génération présente. Grâce à ses soins pieux, elle fait encore du bien, même dans le silence du tombeau ; sa charité stimule notre égoïsme, son abnégation excite des dévouements ; sa foi si profonde convertit encore des âmes chancelantes. Ces cinq volumes de biographie et de lettres ont eu dans le monde chrétien un immense écho qu'accroîtra le dernier volume que nous annonçons et dont il nous est donné d'offrir à nos lectrices de précieux extraits.

Ce volume renferme des lettres inédites de madame Swetchine, adressées à mademoiselle de Virieu, fille du comte de Virieu, qui occupa une place distinguée parmi les Constituants de 1789 et mourut héroïquement au siège de Lyon. Il renferme aussi la correspondance de madame Swetchine avec madame de Pastoret, femme de l'avant-dernier chancelier de France, et fondatrice des premières salles d'asile à Paris ; avec monsieur de la Bourdonnaye, longtemps député de la Bretagne ; avec la comtesse de Germiny, fille de M. Humann, ministre des Finances sous le roi Louis-Philippe ; enfin, avec Alexis de Tocqueville. Toutes les opinions comme toutes les classes de la société polie se trouvent successivement

(1) A la librairie Académique de Didier, quai des Augustins.



représentées dans ce volume. Il sera le terme des publications qui nous ont révélé madame Swetchine, et il achèvera de la peindre tout entière.

Nos lectrices jugeront de la valeur de ce livre par les extraits suivants :

A MADEMOISELLE DE VIRIEU.

Munich, 14 juin 1824.

« J'aurais voulu vous répondre immédiatement, mais deux lettres si rapprochées vous auraient fait jeter les hauts cris, et n'ayant pas en moi la mesure de ce qui est raisonnable, c'est en vous que je l'ai cherchée. Voyez comme, dans le monde, chaque chose ou chaque être prend naturellement la place qui lui convient ! Je suis plus âgée que vous, j'ai plus de cette expérience trop chèrement achetée ; j'ai été probablement soumise à des épreuves plus nombreuses, plus compliquées, et cependant, à peine la confiance nous a-t-elle livrées l'une à l'autre, que vous avez été mon refuge et mon appui. Ah ! que vous avez raison de croire que je sais m'identifier à ceux que j'aime ! Je suis cent fois plus sensible à leurs joies, à leurs peines, qu'ils n'oseraient l'être eux-mêmes. Si nous étions beaucoup ensemble, pas un de vos mouvements ne m'échapperait. Il me semble qu'alors je vous donnerais quelque bonheur ; mais, peut-être est-ce une illusion, peut-être suis-je comme ces esprits tourmentés par un instinct de talent, qui cependant ne doit jamais produire. Combien je voudrais vous rassurer sur la crainte que vous avez de me voir souffrir ! De plus grands malheurs que ceux que j'ai eus à supporter jusqu'ici peuvent assurément m'atteindre et m'éprouver beaucoup ensemble ; mais je crois, en vérité, que j'ai perdu la faculté de souffrir comme j'ai souffert, d'une manière aussi dévorante, aussi aride, aussi désordonnée. Il y a des crises pour l'âme comme pour le corps, et on ne recommence rien de la même manière. Je reconnais mon injustice sur quelques points, ma déraison sur beaucoup d'autres, et, sur tous, cette nécessité, dont vous me parlez si bien, de diriger ce qu'il y a de plus ardent dans mes vœux, dans mes espérances, vers Celui qui ne nous manque jamais. J'ai toujours été mon propre fléau, l'instrument de mes peines ; les autres n'en ont été tout au plus que l'occasion. Mais, d'ailleurs, si vous vous attachez à moi avec force et durée, n'aurai-je pas dans cette pauvre misérable vie le plus solide dédommagement que l'on puisse y goûter ? Notre séparation, une séparation indéfinie, sera sans doute une grande peine ; Dieu sait si elle me pèse dès à présent ! Mais espérons de l'avenir et suppléons-y par une union intime dans une même volonté, vers un même but. Les obstacles extérieurs ne nous feront jamais le mal que produisent ces barrières invisibles qui détruisent souvent tout le bienfait de la présence. Connaissiez-moi seulement telle que je suis, non telle que j'ai été trop souvent, inquiète, susceptible, boudeuse. Je conçois parfaitement que l'amitié rend l'intelligence aussi sévère qu'elle fait le cœur exigeant ; ainsi, je ne sollicite pas ce qu'on appelle simplement de l'indulgence ; traitez-moi sans ménagement, quand vous aurez à reprendre, pourvu seulement que mes défauts et mes fautes vous attachent à moi. Vous voyez que je ne vous demande pas peu de chose, mais peu ne vaut pas la peine d'être

demandé. Quel regret que nous ne soyons pas restées au moins quelques jours de plus ensemble ! Les questions se présentent en foule dès qu'on est séparé, et il faut les refouler tristement. Que je n'ignore plus rien de ce qui vous touche ou vous occupe ; donnez-moi les plus petits détails ; imaginez que je suis là, attentive, avide. Quand vous serez chez vous, je vous écrirai tous les quinze jours. Je règle cela d'avance afin d'être sûre de n'en pas faire davantage.

» J'ai été dans le ravissement du Tyrol. Après l'Italie, c'est comme si on passait de l'Enéide aux Églogues. C'est aussi pittoresque et cent fois plus beau que la Savoie : toujours les mêmes Alpes, toujours le même torrent et toujours, toujours des aspects et des effets nouveaux. Ah ! si vous aviez été là ! »

Carlsbad, 24 août 1824.

« Chère amie, les formes extérieures de notre vie appartiennent à tout ce qui nous entoure ; cette autre vie cachée, silencieuse, peut n'appartenir qu'à Dieu et à nous-mêmes. Je ne vous demande qu'un libre accès dans le sanctuaire ; donnons-nous mutuellement ce que jamais presque personne ne songe à demander ; nous nous enrichirons par ces dons inaperçus qui ne lésent aucun droit et n'excitent nulle envie. Vous vous trouvez bien hardie quand vous me faites de ces observations si peu blessantes que l'orgueil du plus grand roi les porterait sans sourciller ; mais c'est moi qui, avec plus de raison, pourrais m'appeler téméraire de m'être laissé voir, depuis que je vous connais, si complètement ce que je suis, dans les haillons de ma misère. Je crois que je trouve en vous le caractère le plus noble et le plus droit, l'esprit le plus éclairé et le plus juste. Si tout cela est l'effet de l'aveuglement, qu'y puis-je ? Je suis bien loin d'être disposée à vous flatter ; je me dis que sans doute vous avez des défauts qui m'ont échappé et des qualités restées imparfaites ; je me dis, avec plus de certitude encore, qu'il vous reste beaucoup à acquiescer, puisque l'idée de ce que nous sommes appelés à devenir grandit toujours à nos yeux à mesure que nous nous élevons vers elle. Croyez que, lorsque je trouverai à reprendre en vous, je me donnerai pleine carrière ; je vous demande en retour la plus rigoureuse franchise ; je l'attends de votre conscience qui m'inspire encore plus de sécurité que votre cœur, soit dit sans blasphème. Il n'y a pas de vérité si difficile dont, j'ose le dire, je ne veuille faire mon profit. Osez tout et vous verrez si, entre vos mains, je suis flexible. Réalisons entre nous ce que le monde même dédaigne d'imaginer, des rapports vraiment francs et sincères ; travaillons ensemble à nous secourir, à nous fortifier ; appelons Dieu à notre secours : cet auxiliaire-là ne trouble pas le tête-à-tête et c'est le ciment qui empêche les cœurs de se disjoindre. Vous avez bien raison, avec un amour pour Dieu que quelquefois je pourrais croire ardent, ma pitié même est encore beaucoup trop naturelle. Elle se mêle à tous mes sentiments, à toutes mes impressions et ne m'élève pas au-dessus d'eux. Je juge les choses comme quelqu'un qui croit, mais j'en souffre comme quelqu'un qui n'a pas d'espérance. Je me prépare encore à devenir ce que je devrais être depuis longtemps, et l'on dirait, en me voyant, qu'une autre vie intermè-



diaire m'est promise pour y exécuter les bons propos de celle-ci. Surveillez-moi, et tout ira mieux, si ce n'est bien, mais avant tout ne me manquez pas. Les mécomptes laissent une impression bien plus ineffaçable, bien plus pernicieuse dans l'âge avancé, et c'est encore une preuve de cette justice que l'on retrouve partout. Car la prudence qui appartient aux années, pourrait nous faire éviter ces écueils presque inévitables dans la jeunesse. Je l'ai peu consultée avec vous cette prudence, peut-être parce que j'agissais par l'ascendant d'un instinct supérieur à elle; toujours est-il vrai que si j'avais été induite en erreur, ou par vous ou par moi-même, mes regrets ne seraient pas sans reproches. De l'intérêt, de la bonté, de la bienveillance, j'en ai vraiment été satié; chaque jour j'en reçois de nouveaux et de nombreux témoignages, mais rien de cela ne peut me rendre riche, quelque sensible que j'y sois. Ce qu'il me faut, c'est de mettre en commun avec un autre tous mes goûts, mes sentiments et mes pensées. Pourvu que nous ayons sur la terre un seul témoin de ce qui se passe au fond de notre cœur, nous sommes bien plus aisément satisfaits de ceux qui ne sont témoins que de nos actions. »

2 août 1826.

« Enfin, ma chère amie, j'ai la chaîne non interrompue de toutes vos bonnes et chères pensées qui pénètrent si avant dans mon cœur. De plusieurs points, sur cette terre, la confiance et l'affection viennent me chercher. Je m'acquiesce par des soins et de la sollicitude; mais quand j'ai besoin de force, d'appui, d'une vraie et tendre sympathie, c'est vers vous que je tourne les yeux. Aussi n'échapperez-vous jamais, je le prévois, à aucune des misères, des défaillances de mon âme. Je voudrais, quand ce serait uniquement pour vous donner un peu plus de bonheur, qu'elle ne fût pas aussi flétrie. Le grand travail est fait, grâce à Dieu! Mais tuer la maladie n'est pas toujours un moyen sûr de faire vivre le malade. Le combat est fini, je sens qu'il n'y a plus pour moi qu'une seule manière d'être; mais il s'agit de recueillir des forces que le mal même alimentait et d'en avoir assez pour aller passablement jusqu'au bout. Je fais ce que je puis pour contempler le passé avec une parfaite indifférence, pour ne considérer que comme des moyens les fautes mêmes que j'y ai commises. Souvent on se demande compte avec amertume de ses peines, après en avoir profité; comme ferait l'homme qui, après l'achèvement d'un édifice, ne voudrait pas payer les échafaudages qui ont aidé à le construire. Pourvu que nous soyons dans la disposition que Dieu exige impérieusement de nous, pourvu que nous marchions dans ses voies, les résistances, les souffrances qui ont précédé importent peu : ce sont là les souvenirs qu'il faut fuir dans les bras de Dieu même. A l'extérieur, je suis calme; au dedans, il n'y a plus de tempêtes, mais souvent un poids, un poids terrible qui se soulèverait bien aisément. Autrefois, j'étais la personne du monde qui savait le moins attendre; mon ardente imagination appelait à elle tout ce qui n'était pas encore. Aujourd'hui, je n'ai de la vie que ce qu'on en met dans chaque jour, et j'espère que cela vous paraîtra un assez puissant motif pour ne me refuser aucune douceur, quelque petite, quelque imparfaite qu'elle soit.

» Mes peines s'aggravent toujours avec mes inquiétudes; la situation de mon beau-frère et de ma sœur devient de plus en plus critique. Ma bonne chère amie, encore des lamentations! Vous comprendrez celle-ci par le principe qui vous fait comprendre les autres. Puisque vous voulez tout savoir, il faut que vous en portiez la peine; c'est encore l'arbre de la science! Ne croyez pas pourtant que je m'abandonne trop indignement à des peines auxquelles, sans injustice, je ne saurais faire dépasser la mesure commune. Si la vie me paraît longue, mes journées me semblent courtes; elles s'écoulent avec une rapidité et souvent avec un intérêt qui est la preuve de quelque liberté d'esprit. Penser avec un autre ou rêver avec soi-même, j'y trouve bien de la douceur. Méditer avec Dieu est une autre jouissance plus sévère et non moins attachante. Enfin, quand je ne souffre pas beaucoup, j'éprouve cet ineffable sentiment par lequel on sent, à travers l'exil, l'air doux et embaumé de la véritable patrie. Aussi ne me plaignez pas trop, ma bonne et tendre amie. Ce n'est pas sans douleur qu'une nature raide et violente comme la mienne peut être réduite. Le salut peut coûter beaucoup plus cher et il ne s'achète pas à moins.

» J'espère bien que désormais aucune lacune ne viendra attrister notre correspondance; mais enfin, si je restais encore longtemps sans vous écrire, dites-vous que c'est précisément le moment où je vous aurai parlé davantage. Ma correspondance est démesurément étendue : c'est par des volumes qu'il faut que je réponde aux volumes que je reçois; souvent je n'y suffis pas. Cependant ce que je voudrais toujours, c'est suffire à tant de devoirs que l'intérêt et la confiance m'imposent. Je suis aussi quelquefois souffrante; mon mal n'augmente pas, mais mon corps vieillit. Qu'importe, pourvu que mon âme meure debout! Si cela arrive, c'est à vous que je le devrai; car vous êtes la première personne qui en l'aimant lui ayez fait entendre le langage complet dont elle avait besoin. »

3 septembre 1826.

« Chère amie, si nous vivions ensemble, si je vous avais revue pour longtemps, votre action paisible renouvellerait en moi de chères persuasions. Elle n'apprendrait rien à mon intelligence, elle se ferait sentir à mon cœur. Mais l'absence, l'absence! qui est-ce qui peut avoir d'immuables certitudes à opposer toujours à ses craintes, vivre assez d'espérance pour défier ses lentes et imperceptibles destructions? Je n'ai jamais rêvé autre chose que cette parfaite intimité des âmes qui rend superflue toute espèce de témoignages extérieurs; mais peut-être n'est-elle vraiment et longtemps possible que lorsqu'elle se trouve protégée par une autre réalité sensible, la présence. Il est bien petit le nombre des pieux solitaires qui ont pu vivre de Dieu sans culte, et je pense que c'est encore dans un plus petit nombre de cœurs que l'affection pourrait se maintenir vive et puissante, sans le secours des mouvements et du langage qui l'expriment. Voilà pourquoi, dans ce présent si pauvre et cet avenir qui ne promet rien, j'ai mendié quelquefois des assurances, dont j'ai bien plus besoin pour me consoler que pour me convaincre. Vous êtes la plus forte de nous deux; bien loin de vouloir vous



imprimer ma manière de sentir et d'aimer, je suis entraînée à prendre la vôtre. Mais, comme tout ce qui n'émane pas naturellement de notre propre fond, cela a occasionné en moi une sorte de lutte, ou plutôt des oscillations. Avant tout, je voudrais vous plaire et me faire aimer; je serais à ce prix trop heureuse de perdre quelque chose de mon individualité. Si je m'y livrais cependant, je serais plus tendre, vous verriez mieux à quel point vous m'êtes chère.

» Vous êtes l'amie de mon choix; combien il est profondément vrai que c'est vous que je désignerais à la Providence si elle me laissait nommer la compagne de tout ce qui me reste d'existence sur cette terre! J'aimerais d'autant plus ce bonheur, que je suis sûre de vous le faire partager. Oui, je le crois, il y a dans ces replis où vous pénétreriez aisément tout ce que j'ai cherché moi-même dans les autres, et tout ce qui, en moi, n'a jamais servi à personne. Vous marcheriez par des sentiers qui n'ont point été battus; vous découvririez ce qui n'a pas été connu, comme dans ces solitudes anciennes et cependant nouvelles, où les pas de l'homme n'ont jamais pénétré! Que je sache une fois que vous croyez avoir rencontré en moi une partie, du moins, de ce que je saisis et trouve en vous, et je renonce à toutes protestations. Voilà les voix qui s'élèvent du fond même du sanctuaire; voilà ce que je puis vous dire en toute vérité et en toute conscience; voilà ce que j'aurais su taire aussi, si votre dernière lettre ne m'avait rendue davantage moi-même. Vous en repentirez-vous? Battriez-vous en retraite pour m'avoir vue faire quelques pas? La parole de ce monde qui m'a toujours paru la plus tendre, c'est : *Que votre volonté soit faite*. Il en coûte souvent de l'adresser sincèrement à Dieu, mais c'est notre propre misère qu'il faut en accuser. Je m'y engage cependant à tout risque, et je crains bien moins mes sacrifices que je ne crains de gêner votre liberté.

» Vous avez bien raison, j'ai encore en moi les éléments de ce repos animé, de cette vivacité d'impression qui fait prendre intérêt aux choses et aux idées en elles-mêmes. Tout pourrait servir d'aliment à ma pensée dans ce monde où, selon moi, il y a trop de plaisirs et pas assez de bonheur; mais, dans les circonstances où je me trouve, soit personnellement, soit pour les autres, le contre-poids de peines et d'inquiétudes est trop fort pour ne pas ôter à l'élasticité de ma nature. Mes bons moments sont ceux où je m'absorbe complètement par l'occupation; j'y perds avec mes peines le sentiment de ma propre existence;

mais je ne le retrouve guère que pour succomber presque sous le dégoût de la vie. Ce n'est point un dégoût amer, ou qui me porte à des mouvements d'envie, de murmure ou de révolte; c'est seulement cette extrême lassitude qui vient d'une extrême faiblesse; une sorte d'éffroi pour une impression, souvent la même, toujours douloureuse. On dirait une blessure que rien ne peut fermer, une souffrance qui ne se déplace jamais, qui va comme le temps, qui rien n'arrête ni ne dérange. Si je pouvais agir, je crois que je retrouverais tout mon courage; mais, en le divisant sur chaque détail qui ne se passe pas de lui, je suis ostensiblement au niveau de mes affaires; j'accomplis à peu près ce que je dois, mais il ne me reste rien en réserve; ma force ne suffit qu'à l'action commandée et je retombe sur moi-même dans un dépouillement complet. C'est certainement une maladie de l'âme qu'une telle disposition. Il ne faut en chercher la raison dans aucun chagrin, dans aucun obstacle extérieur; c'est peut-être un châtement. J'y vois aussi, cependant, quelques moyens de plus et quelques dangers de moins : la souffrance est un fait incontestable, mais est-ce vraiment un mal? D'une autre part, je ne vois pas que cela nous rende moins propres et moins disposés à faire le bien, quand l'occasion vient s'offrir, même à la chercher, et il est bien vrai que cette constante et pénible impression m'épargne beaucoup de fautes que l'inconsistance et la légèreté naturelle de mon caractère me feraient peut-être commettre. Comme vous le dites si bien, avec la liberté extérieure, avec la sécurité, renaîtraient mille volontés puériles et frivoles; aux biens véritables viendrait peut-être se joindre l'abus que j'en ai tant fait. Un point douloureux quelconque est le vrai *Memento mori* des charitieux; il fait paraître sous leur véritable jour tous les objets qui pourraient encore se colorer d'une fausse lumière.

Nous sommes obligés, à grand regret, de borner là nos citations. Elles font connaître madame Swetchine : le tour si fin et si délié de son esprit, la fidélité de ses affections et l'ardeur d'une âme qui ne trouve qu'en Dieu seul son repos et son rafraîchissement.

Ce volume sera bientôt dans toutes les mains et sur toutes les tables; tant mieux mille fois, puisque, selon le *critérium* de La Bruyère, il élève l'âme et rend la vertu plus chère. Dans ces temps d'abaissement moral où nous vivons, un livre aux pensées hautes est mieux qu'une œuvre littéraire, c'est une bonne œuvre.

M. BOURDOX.





# LA FEMME D'UN OFFICIER

Thérèse à sa tante Eulalie.

Paris, juillet 18..

Ma chère et bonne marraine,



J'ai tardé longtemps à vous écrire, quoique tous les jours je sentisse le besoin de m'épancher dans un cœur indulgent, un cœur ami, tel que le vôtre. J'avais tant à vous dire! tant de chagrins à vous confier; tant de sentiments secrets de mon âme demandaient à se répandre, dussent-ils être même l'objet d'une juste censure!

J'étouffais du besoin de vous parler, et pourtant, chère tante, vous n'avez pas reçu de mes nouvelles. On n'écrit pas dans un rêve, et depuis un mois il me semble que je suis emportée, à travers l'espace, dans un songe effrayant et douloureux. De temps en temps, je retombe sur la terre, et alors, alors je comprends que ce mauvais songe, c'est la vie, c'est ma vie, à moi. Tout est si changé! La fortune? elle a disparu comme une feuille sèche dans un brasier. La joie? elle a fui. Les amis? où sont-ils? La sécurité de l'avenir? elle est en doute, et comment, d'ailleurs, y croire désormais? Enfin, ma propre destinée! elle est bouleversée, et souvent, au milieu des préoccupations matérielles dont nous sommes accablées, une pensée me traverse l'esprit, un point aigu me frappe au cœur : je me souviens de ce qui devait être, de ce qui est détruit à jamais. Si j'étais auprès de vous, ma tante, il me semble que j'oserais pleurer; mais devant ma mère, est-ce possible? Je me fais gaie et courageuse afin qu'elle ne me croie pas à plaindre, et qu'elle-même, pauvre mère, relève ses forces abattues : elle a bien assez de ses peines, de ses inquiétudes, des soucis que lui donnent mon beau-père et l'avenir de mon jeune frère, sans que je vienne ajouter à son fardeau. Le bon Dieu, que vous priez pour moi, me donne une certaine force, et l'on me croit ou indifférente ou consolée.

Pourtant, ma bonne marraine, je ne suis pas indifférente. Mon mariage, si prochain! avec M. Henri Lavaux, n'avait pas entraîné tout mon cœur, j'en gardais une bonne part pour ma famille, mais j'aimais mon fiancé, je l'estimais beaucoup; unie à lui, je l'aurais aimé davantage encore, et je ne puis vous cacher que sa conduite m'a profondément affligée. Je le croyais bon, généreux, aimant... et quand le voile est tombé, quelle désillusion! Mon affection disparut : comment aimer sans estimer? Mais je demeurai triste et blessée; mon cœur et mon amour-

propre gémissaient à la fois; et souffrant d'être si faiblement aimée, — moins que l'argent! — je souffrais aussi de ne pouvoir plus aimer. Cependant, quand je fus plus calme, je remerciai Dieu de m'avoir éclairée à temps et de m'avoir préservée d'une union avec un homme dont les sentiments conviennent si peu aux miens. Mon âme flotte entre ces deux situations : le regret du passé, le regret de l'illusion que j'avais nourrie, de l'idéal que je m'étais créé, et la joie sérieuse de n'être pas liée pour la vie avec celui qui m'est apparu sous un jour si défavorable. Je ne suis pas encore indifférente : ces souvenirs, si voisins encore, me font mal, mais j'espère arriver à me consoler... Si j'avais été mariée au moment où est arrivée la terrible catastrophe qui a englouti notre richesse et nos espérances, j'aurais, au milieu de la ferveur de mon amour et de mon bonheur, j'aurais forcément appris à connaître M. Lavaux, je l'aurais connu, et je n'aurais pu le fuir! Voilà le coup affreux que Dieu m'a épargné, et je l'en bénis du fond de l'âme. Alors, le mal eût été sans remède! aujourd'hui il a pour baume la liberté dont je jouis et l'affection de mes parents, c'est assez pour le guérir.

Pourtant, je dois à M. Lavaux la justice qu'il mérite; il m'a écrit à deux reprises pour me prier de revenir sur ma résolution : ses lettres étaient pressantes : il offrait de laisser à mes parents la moitié de ma fortune... — j'ai refusé : — par fierté, car je n'aime pas être marchandée — par humilité, car je ne me sens pas la vertu qu'il faudrait pour vivre avec la mère de M. Lavaux. Ah! ma tante, je la croyais si bonne et si caressante! quel choc elle a donné à mes illusions d'enfant! c'est elle qui m'a fait le plus de peine; c'est elle qui, dans cette circonstance, a dominé complètement son fils. Et moi qui allais vers elle avec tant de confiance! il me semblait impossible qu'une mère si tendre ne comprit pas mes sentiments à l'égard de ma famille... l'argent, l'avarice, l'ont emporté; je ne saurais vous dire combien, aujourd'hui, je méprise l'argent, ni combien je plains ceux qui s'y attachent. *Malheur aux riches!* a dit Notre-Seigneur; que cela me touche et me paraît vrai! qu'ils sont malheureux ceux qui ont mis une bourse à la place de leur cœur et qui sacrifient à un peu d'argent tout ce qu'il y a de beau sur la terre et de saint dans le ciel! J'espère ne plus jamais redevenir riche : j'ai peur de cet endurcissement qui accompagne souvent les richesses, et qui se peignait, hélas! dans les traits et le regard de madame Lavaux, un jour que je ne puis oublier!

Brûlez cette lettre, ma chère tante; elle révèle trop, peut-être, les agitations et les faiblesses de mon



cœur. Mais à vous, j'ose tout dire, sûre que vous comprendrez et que vous excuserez tout. Je vous embrasse avec le plus tendre respect et me recommande à vos prières.

Votre nièce dévouée,

THÉRÈSE DE JOUHEL.

### Madame de Jouhel à sa sœur.

Paris, octobre 18..

Ma bonne et chère Eulalie,

Depuis longtemps je ne vous ai envoyé que des billets de quelques lignes, bulletins qui disaient simplement que je vivais et que je vous aimais toujours. Mes heures et mes pensées étaient dévorées par les événements malheureux qui m'accablaient, et par tous les détails navrants qu'entraîne un changement complet de position. Maintenant, le calme est revenu autour de nous (je n'ose dire encore en nous), notre position est nette et arrêtée, et je viens causer enfin avec vous, ma véritable amie, négligée, mais non oubliée au jour de la prospérité, et si fidèle, si tendre à l'instant où le monde m'a abandonnée. Je n'aurais assez, ma bonne sœur, vous remercier pour tant de marques d'intérêt et de dévouement, ni vous dire le bien que me faisaient vos lettres : pendant ces crises horribles de ruine, de détresse, de soucis dévorants pour ceux que j'aime, ces lettres chéries me reposaient, me dilataient le cœur : il me semblait qu'au milieu d'une course pénible, haletante, fatiguée, je m'étais reposée dans une église, recueillie, toute parfumée d'encens... Merci, chère Eulalie, merci pour les grands sacrifices que vous avez voulu nous faire, merci pour les bonnes paroles, les encouragements, les conseils précieux, les consolations pleines de pitié et d'affection, j'ai tout senti, tout apprécié, et jamais je ne l'oublierai.

Je disais, plus haut, que notre position était maintenant arrêtée. Hélas ! oui, arrêtée dans la gêne, dans les regrets, dans les inquiétudes. Notre fortune perdue, nous devons changer notre manière de vivre ! l'honneur et la prudence l'exigeaient, et, heureusement, M. de Jouhel l'a compris. Nous avons quitté le bel appartement de la rue de Provence, nous avons résilié, avec quelle amertume ! le bail de cette charmante maison de Passy, où mon Edgar est venu au monde, et nous avons vendu ce qu'il y avait dans notre mobilier de choses inutiles et précieuses. Que de sacrifices dans un sacrifice ! j'ai conservé les anciens meubles, les portraits de famille, l'argenterie qui, d'ailleurs, appartient à Thérèse ; mais que j'ai vu disparaître de choses agréables et charmantes ! ces tableaux choisis par mon mari, la *Sainte Famille* qui ornait ma chambre, les beaux paysages de la salle à manger, les marines de mon petit salon, et la bibliothèque, et les meubles curieux qui reviennent à la mode, et mes bronzes et mes porcelaines, tout a disparu... même les fleurs que j'aimais : le moyen de les cultiver à un quatrième étage ? et puis, le temps est passé où je m'intéressais aux boutures d'un rosier et à la floraison des geraniums. J'ai dû congédier mes domestiques : plusieurs étaient anciens, et tous nous paraissaient attachés, j'avais le cœur serré en les voyant partir. Je n'ai gardé qu'une

ancienne aide de cuisine, assez active et surtout fort dévouée. Ces premiers sacrifices nous permirent d'acquiescer honorablement ce que nous pouvions devoir ; après, il fallut songer à vivre : mot cruel dont je ne compris qu'en ce moment la dure signification. Mon mari, horriblement attré par nos malheurs, se releva cependant ; mais ce ne fut pas l'aiguillon de la nécessité qui ranima son courage, ce fut plutôt l'admiration que lui fit éprouver le dévouement de ma Thérèse. Il a une âme généreuse et qui sait comprendre la générosité d'autrui. La première fois que ma fille le revit après la nouvelle de notre infortune et la rupture de son mariage, il lui dit :

« Pourrez-vous me pardonner, Thérèse ? »

Elle l'embrassa et lui dit quelques mots si consolants et si bons, qu'il sentit la force renaitre en son âme, et je crois qu'il eut un certain désir de ne pas rester au-dessous du courage de cette enfant. Dès lors, il s'occupa à chercher un emploi, et, dans ses démarches, il rencontra bien des amertumes. Le malheur n'est pas une chose sacrée, quoi qu'on en dise. Enfin, après de longues attentes, des refus, des fins de non-recevoir, mille déboires et mille contradictions, on lui a offert une place de gérant d'une société d'assurances, il l'a acceptée, et nous avons pu arranger le nouveau plan de notre vie.

Elle sera des plus modestes. Nous occupons rue de Jouy un appartement que Thérèse veut bien trouver charmant et qui me semble bien étroit et bien sombre. Mon mari part dès le matin pour ses affaires, et il emmène Edgar, qui continue à suivre les cours de son lycée ; nous nous réunissons à midi pour le déjeuner, au soir pour le dîner. Thérèse, qui, avec une activité prodigieuse, a fait notre déménagement et installé notre ménage, s'occupe du matin jusqu'au soir : elle aide la domestique, elle veille aux repas, elle travaille à l'aiguille, elle trouve des heures pour la lecture et la musique, elle s'entend à tout, et rien ne lui pèse ni ne l'ennuie. Ah ! ma chère Eulalie, parmi tant de malheurs, il s'est trouvé pour moi une consolation, une ineffable consolation : c'est ma fille qui me l'a donnée. Je la savais douce et bonne, mais j'ignorais qu'elle fût si forte et si noble ; son dévouement pour nous tous est inexprimable ; pour moi elle est la tendresse même ; auprès de son père, je la vois raisonnable et gaie ; elle est avec Edgar affectueuse et grave, car cet enfant étourdi, ce pauvre enfant gâté, a souvent besoin d'être rappelé à la réalité. Elle a rompu son mariage par un sentiment tout de dignité et d'abnégation ; elle le regrette peut-être, mais jamais son âme généreuse ne trahit son secret. Pour moi, ayant mieux connu M. Lavaux, je ne puis regretter qu'il ne soit pas le mari de Thérèse, il était indigne d'une pareille compagne, et j'espère de la bonté de Dieu que ma fille rencontrera un homme qui la comprenne et l'estime à sa juste valeur... Mais pour bien l'apprécier, il faudrait la voir dans cet intérieur dont elle est la seule joie, car moi je suis bien faible, mon mari souvent découragé, et mon fils ne s'habitue qu'avec peine à notre médiocrité. Elle est la sérénité de notre maison ; elle est leur contentement à eux, et pour moi elle est tout : l'allégresse, la vie, l'affection toujours pure, toujours égale. Je ne suis pas ingrate envers Dieu, chère Eulalie, et au milieu de mes peines, je le remercie d'avoir formé le cœur de ma Thérèse et d'avoir permis que ce cœur



m'aimât. Elle puise sa force où vous avez puisé la vôtre, ma sœur, quand vous êtes restée seule et triste; et il y a au chevet de son lit un crucifix d'ivoire que vous lui avez donné, et qui est, sans nul doute, le confident de ses combats et de ses triomphes.

Nous voyons peu de monde; quelques vieux amis de l'ancien temps nous sont restés fidèles, mais les amis de la fortune s'en sont allés avec elle. Je ne les regrette pas, et pourtant ce délaissement m'attriste. On voudrait faire exception à la règle générale qui gouverne le monde!

Voilà une longue lettre, chère sœur, et ce ne sera pas la dernière. Je sais que Thérèse aussi a grand plaisir à vous écrire, et vraiment cette confiance réciproque, ces épanchements qui, de votre retraite d'Avallon, vous font pénétrer dans notre existence parisienne, sont comme un retour du temps d'autrefois, un regain de jeunesse. C'est, en effet, la même amitié. Adieu, chère Eulalie, je vous embrasse de cœur.

LAURE DE JOUHEL.

## IV

### RÉCIT.

Quoique la tendresse maternelle soit souvent plus aveugle que l'aveugle amour, elle n'avait pas exagéré les douces vertus de Thérèse. Une éducation religieuse, reçue à l'ombre de l'autel, avait fortifié les qualités d'une âme naturellement droite et généreuse; elle était restée bonne par élan, tout en devenant par principe ferme et dévouée: elle avait de nobles inspirations toujours couronnées par une force persévérante, et la fleur de ses délicates affections portait des fruits durables. Le défaut de Thérèse eût été l'orgueil; mais que la religion est habile à vaincre ces humeurs hautaines! Elle laisse intacte la dignité de l'âme, mais elle en bannit l'alliage. Elle a formé ces grands caractères que les tyrans n'ont pu fléchir, et qui s'humiliaient si volontiers devant les humbles et les petits. Un saint Laurent, serviteur des pauvres, et se riant, dans une ironie sublime et sur le feu du bûcher, de ses juges et de ses bourreaux; un saint Louis, si fier dans les fers, et qui, dans son palais, faisait manger les pauvres à sa table; un Thomas Morus, le plus gai et le plus affable des hommes, et, de tous les hommes, le plus inflexible devant Henri VIII... Ceux-là et bien d'autres ont triomphé sur une scène éclatante; les jeunes filles, disciples du même Maître, triomphent dans le secret de leur cœur, dans l'obscurité du foyer domestique, et, en lisant l'Evangile, deviennent humbles tout en demeurant fières; elles perdent le vain orgueil en acquérant l'estime de leur conscience et le sentiment de leur propre dignité.

Thérèse avait à lutter tous les jours contre son cœur, où vivait encore le regret du passé, et contre la mélancolie, qui, autour d'elle, assombrissait les fronts et glaçait les sourires. Son beau-père, homme d'affaires, qui avait vécu pour et par les affaires, ne se consolait pas de ses échecs et ne trouvait aucun dédommagement dans l'occupation routinière à laquelle il était attaché; sombre, irascible, il s'irritait contre les amis qui ne le recherchaient plus, il fatiguait ceux qui le voyaient encore; il semblait embarrassé devant eux de la médiocrité de son intérieur; il souffrait surtout de n'être plus mêlé à ce

mouvement fiévreux des affaires qui manque toujours à ceux qui l'ont une fois connu; il aimait Thérèse, il eût voulu la payer au centuple de tous ses sacrifices, et pourtant, il trouvait rarement pour elle une parole affectueuse et bonne. Humilié dans son orgueil, plié sous le poids de l'infortune, il ne savait plus s'épancher, ce n'était qu'à force de douceur que madame de Jouhel et sa fille parvenaient à contenir chez lui les élans d'une irritation malade. Madame de Jouhel souffrait aussi, mais les plaintes et les larmes trahissaient seules ses angoisses: elle ne se raidissait pas contre le sort, elle s'affaissait sous ses coups, mais en murmurant: elle était mère et elle s'alarmait pour ses enfants. Thérèse essayait de la relever par sa tendresse sereine; elle voulait que sa mère, à force d'être aimée, se trouvât heureuse encore, et qu'en la voyant si calme, elle devint moins inquiète. Avec Edgar, au contraire, elle s'armait d'une affection plus sévère; il était léger, elle essayait de faire entrer dans ce cerveau mobile le sérieux de la vie; il n'aimait pas le travail, elle le stimulait, elle travaillait avec lui, et, comme une jeune mère, elle lui faisait faire ses devoirs et réciter ses leçons; elle l'excitait, l'encourageait, mais quelquefois, découragée, elle prolongeait le soir sa prière pour son frère, et disait à Dieu:

« Si vous ne nous aidez pas, que ferons-nous? »

Ce dévouement à sa famille occupait toute sa vie et toute sa pensée. C'était elle qui mettait l'ordre et répandait la grâce dans ce modeste appartement; qui donc aurait pensé aux rideaux blancs, aux fleurs sur la cheminée, aux vieilles porcelaines groupées sur le buffet? Qui aurait veillé à la symétrie et à la propreté exquise? Qui aurait donné à leurs repas, modestes désormais, un certain cachet d'élégance et d'innocente recherche? Quelle main délicate arrangeait le bureau de M. de Jouhel, le fauteuil et la table à ouvrage de sa femme, et savait, au besoin, raccommoder les vêtements décousus de l'écolier et les faire durer d'une manière honorable? Thérèse se retrouvait dans tous ces détails; tous, et les moindres même ont du prix quand on aime. Elle eût désiré apporter, elle aussi, le produit de son travail, et pouvoir contribuer à l'équilibre de leur budget, mais, en examinant ses talents, elle les avait trouvés, avec une humble sincérité, de peu de valeur, et, se laissant guider par sa mère, elle avait préféré donner à leur maison, son temps, son habileté, son labeur. Là, dans son domaine, elle se sentait à la fois plus utile et mieux protégée.

De ses amies de jadis, deux lui étaient demeurées fidèles. Sydonie la voyait quelquefois, Alice la voyait souvent, Albertine, elle, ne venait plus. Thérèse s'en étonnait mais ne s'en plaignait pas. Un soir, la petite Alice lui dit avec vivacité:

« Il y a de quoi devenir misanthrope, comme dit papa! car je suis sûre, quoique tu n'en dises rien, qu'Albertine ne met plus les pieds ici!

— Comment fais-tu pour en être si sûre, petite Alice? Elle lui demanda Thérèse en souriant.

— Elle l'a dit elle-même... Tant pis! je m'étais promis de n'en pas parler, mais il faut bien qu'on la connaisse! Elle a répondu l'autre jour à Sydonie, qui lui demandait pourquoi elle ne te faisait plus de visites: « Des gens ruinés! Qu'irai-je faire là-dedans? » N'est-ce pas affreux, dis, Thérèse?



— C'est peut-être naturel, d'après sa manière de voir et de penser, repartit Thérèse avec calme. Pauvre Albertine! elle attache tant de prix à ce qui n'en a aucun à mes yeux!

— A l'argent, n'est-ce pas? Eh bien! si ce que l'on raconte est vrai, elle sera bien associée: qui se ressemble s'assemble! »

Thérèse ne fit pas de questions, mais Alice brûlait de parler.

« Sais-tu bien, Thérèse, dit-elle enfin, que madame Lavaux fait de fréquentes visites à la mère d'Albertine, et que, dernièrement, au concert, M. Henri a parlé toute la soirée à ces dames? »

Le teint pâle de Thérèse s'anima, comme une image d'ivoire derrière laquelle passerait un flambeau. Ce nom, ces souvenirs la troublaient encore, en dépit de sa raison et de sa volonté. Alice poursuivit :

« Ils se marieront ensemble, ces deux avarés, et ce sera bien fait! Ils se rendront, je l'espère, aussi malheureux que possible. »

Thérèse mit la main sur les lèvres de sa jeune amie :

« Ne parlons pas de cela, dit-elle, et surtout, surtout, ne formons pas de vœux contre eux... j'aimais Albertine. »

— Oui, quand tu l'as crue bonne, mais maintenant? »

# Mademoiselle Eulalie Redon à sa sœur.

Avallon, janvier 18...

Chère Laure,

Mon petit billet te sera remis par le fils d'une de nos anciennes amies. Te souviens-tu de Julie Lemaure? Eh bien! tu retrouveras ses traits sur le visage de M. Juvénal Châtillon, capitaine de cavalerie, qui se présentera chez toi pour te remettre mes petites pages et quelques souvenirs d'étrennes pour Thérèse et pour Edgar. Je suis persuadée que le temps de notre jeunesse, où sont les neiges d'Antan, passera devant tes yeux, en voyant ce jeune homme qui ressemble si bien à son aimable mère. Tu sais que j'avais conservé avec elle de bonnes relations, et au moment où son fils va prendre garnison à Paris, elle m'a demandé pour lui quelques lettres de recommandation. Je ne connais personne dans ta grande ville, personne que toi, ma bonne sœur, et j'ai pensé que peut-être tu aurais quelque plaisir à faire accueil à ce bon compatriote, qui me paraît être un excellent homme. M. Châtillon, son père, est mort depuis longtemps; la mère vit seule; elle a cédé à l'irrésistible vocation qui entraînait son fils vers les armes, et de loin, elle le suit avec cette tendresse que je me figure et que tu connais si bien.

Tout ce que tu me dis de Thérèse me va au cœur, et j'oserais presque dire : heureux malheur qui t'a fait connaître ton trésor et qui lui a permis à elle-même de montrer tant de précieuses qualités. Il y a, sois en sûre, une félicité supérieure à se sentir bon, et l'âme de ta fille est bien faite pour la comprendre. Je prie beaucoup pour ton mari. Que Dieu lui fasse la grâce de se soumettre à sa destinée présente, et de dire avec le roi David : *Il est bon, Seigneur, que vous*

*m'ayez humilié!* Je viens de faire une retraite, je suis encore toute remplie de mes sentiments de ferveur, et je me dis à propos de ce qui passe : Qu'est-ce au point de vue de l'Éternité?... Il faut toujours en revenir là : c'est la vraie sagesse et la plus haute philosophie.

Adieu, ma bonne et chère sœur, je fais des vœux ardents pour que ton Edgar trempe fortement son âme à cette école de l'adversité : c'est le Styx des chrétiens. S'il en est ainsi, quelle consolation pour ton cœur maternel, et quel dédommagement pour tout le reste!

Je t'embrasse tendrement.

EULALIE REDON.

V

## RÉCIT.

Cette lettre, écrite à tête reposée dans la tranquille retraite d'Avallon, fut apportée un soir à sa destination par le jeune officier, qui mettait à profit une heure de loisir après les manœuvres, les études, les exercices de la journée. Il traversa une antichambre étroite et obscure, et fut frappé, en arrivant à la porte du salon, du joli tableau d'intérieur qui s'offrait à ses yeux. Ce salon était vivement éclairé par une haute lampe, dont la lumière, filtrant à travers un globe de verre dépoli, jetait sa lueur blanche sur les meubles vieillis de forme, mais beaux encore, sur les portraits paisibles, sur la table chargée de livres, de papiers, au milieu desquels trônait une corbeille à ouvrage. Thérèse venait d'y déposer la serviette à laquelle son adroite aiguille faisait des reprises; elle avait pris un des gros livres et elle faisait réciter à son frère la leçon du lendemain. Elle était tirée de Virgile, du neuvième livre, qui peint si admirablement l'amitié de Nisus et d'Euryale. La jeune fille suivait des yeux les lignes latines et elle relevait la tête avec vivacité quand Edgar, distrait par d'autres idées, hésitait et balbutiait.

« — Est-il possible! dit-elle enfin d'un ton de regret; mais tu n'as rien appris. »

— Crois-tu que ce soit si facile?

— Ecoute! répondit-elle en souriant et en fermant le livre :

*Bina dabo argento perfecta atque aspera signis,  
Pocula, devicta genitor quæ cepit Arisba  
Et geminos....*

— Tu apprends Virgile par cœur! mais comment fais-tu, toi qui ne sais pas le latin?

Thérèse sourit encore et touchant du doigt le front de son frère :

— Par ce qui te manque, dit-elle, par un petit effort de volonté. Ah! si tu voulais!...

— On demande trop aux jeunes gens, répondit Edgar avec un peu d'impatience; le latin, puisque j'achève ma rhétorique, les mathématiques, puisqu'on me destine à l'école, ce sont des travaux d'Hercule, ma sœur! »

Elle allait répondre, mais la porte s'ouvrit; Juvénal Châtillon était debout sur le seuil. Elle se leva, et le salua en silence.

« — Madame de Joubert? dit-il d'une voix un peu timide. Je lui apporte, mademoiselle, une lettre d'Avallon. »

— Je vais chercher ma mère, répondit Thérèse. »



Elle sortit et revint aussitôt avec madame de Jouhel. Le jeune capitaine se nomma, et à ce nom, les souvenirs du pays, les souvenirs du passé revinrent en foule dans la mémoire et sur les lèvres de la mère de Thérèse; elle fit donc au jeune homme le meilleur accueil, et le mit à son aise en lui parlant de la Bourgogne et de sa mère. Quoiqu'il eût beaucoup voyagé, quoiqu'il eût vu la Morée et l'Espagne, rien n'était pour lui plus beau et plus charmant que sa province natale; rien n'était meilleur ni plus doux que la maison maternelle; il en convint, et la conversation, souvent si difficile à mener, s'engagea vite sur un terrain connu.

« Vous aimez tant votre pays et votre mère, et cependant vous avez pu vous décider à les quitter ! » répondit en souriant madame de Jouhel à une grande tirade que le jeune homme venait de faire sur l'amour du sol natal.

Il rougit un peu et repartit :

« C'est bien inconséquent, en effet, madame ! Mais qu'est-ce qui peut se vanter d'être toujours conséquent ? Il me fallait une carrière ; je n'avais nul goût ni pour la médecine ni pour le droit. Un bourgeois craint l'eau, la marine n'avait pas d'attrait pour moi ; j'ai, je le confesse, en horreur les professions qui n'ont d'autre but que l'argent, toujours l'argent : j'aimais le mouvement, les voyages, et, quoi que ma bonne mère m'en ait dit, je suis entré à Saint-Cyr, puis à Saumur. Je suis soldat depuis dix ans, j'ai voyagé, j'ai vu d'autres lieux, et c'est depuis ce temps-là que je sais combien on aime, combien on regrette son pays et sa famille.

— Eh quoi ! monsieur, interrompit Edgar, pour entrer dans la cavalerie, il faut aussi passer par l'École ?

— A moins d'être engagé volontaire...

— Il faut vous dire, monsieur, dit madame de Jouhel, que mon fils n'a pas grand amour pour les Écoles, et cependant nous le destinons à l'École polytechnique.

— Je l'aimerais assez, dit l'écolier ; oui, j'aime l'épée, le chapeau, le manteau ; je ne déteste pas non plus le dessin, mais les mathématiques !

— Je les ai apprises aussi, dit le capitaine.

— Et vous les savez ? Vous êtes bien heureux.

— C'est là mon grand souci, reprit madame de Jouhel ; la carrière, l'avenir de cet enfant. Et pourtant, sa sœur l'aide et le soutient dans ses études...

Thérèse rougit, et le capitaine la regarda avec une espèce d'émotion. Il avait entendu parler d'elle et il se la figurait plus âgée et plus austère. Mais ce visage si grave et si jeune, cette soumission filiale qui adoucissait encore sa voix lorsqu'elle parlait à sa mère, cette douce protection qu'elle semblait étendre sur son jeune frère, tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il devinait lui inspirait un sentiment de respect et d'admiration qu'il n'avait pas connu jusqu'à ce jour : — Ma mère devait être ainsi à vingt ans, se disait-il. — Au même instant la pendule sonna neuf heures. Le capitaine se leva et s'excusa sur la durée de sa visite ; madame de Jouhel l'engagea à revenir, et Edgar le traita en camarade en lui serrant cordialement la main.

Juvénal Châtillon retourna chez lui plus rêveur qu'il n'en était parti, et il ne se coucha pas avant d'avoir écrit à sa mère pour lui raconter sa première visite chez M<sup>me</sup> de Jouhel.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## LES ENFANTS DU VANNIER

Il m'était arrivé de me mêler aux grands du monde par circonstance, par accident de voyage : je venais de passer quelques mois au sein d'une opulence dont j'avais partagé les avantages, sans en subir les ennuis et les charges. Quelque peu fasciné par l'ensemble, je revenais seul, rendu à moi-même, et dans l'état d'un touriste au léger bagage, qui ne cherche qu'à se réduire à sa plus simple expression.

En d'autres temps, je me fusse trouvé heureux, mais les contrastes sont chose dangereuse, je comparais le présent si mesquin à ce passé très-proche encore, où tout m'avait donné jouissance sans labeur, et ma philosophie se trouvant en défaut, j'allais, rêveur et triste, par le chemin battu, regrettant la

route fleurie qui n'était pas la mienne et qui ne pouvait me mener à mon but.

Étais-je sage, ou étais-je fou ? A distance, on se juge sans partialité : ce retour solitaire avait été prévu, ces conditions d'existence dans lesquelles j'allais retomber étaient des conditions ordinaires ; aucun malheur ne me menaçait, aucune déception n'était venue me surprendre, je reprenais seulement la vie où je l'avais laissée. Donc, j'étais fou puisqu'il faut conclure.

Comment guérit-on de la folie, de celle du moins qui fut la mienne ? Est-ce par un calcul exact des biens et des maux, comparés la balance en main ? Non, j'ai voulu peser, je n'ai pu en venir à bout. Au



moment où je croyais tenir ma balance d'une main sûre, l'illusion sautait dans un des plateaux, justement dans celui où j'avais mis mes tracas, et, quoique d'apparence légère, elle pesait assez pour faire remonter bien haut tout mes petits bonheurs, et je ne voyais plus devant moi que ce triste assemblage de peines, de contraintes, d'obscurités souffrances qui me semblaient mon lot, et quel lot !

En effet, certain côté de la vie, considéré seul et en dehors des idées élevées qui retrempe notre nature, offre un aspect repoussant. Mais pourquoi donc ne regarder que d'un seul côté puisqu'il y en a d'autres ? Pourquoi ? parce que nous sommes tous un peu fous... j'oubliais que je suis guéri !

Or, je cheminais un matin, à travers de larges plaines, et par un sentier qui menait à une station de chemin de fer. Cette station, c'était la seule voie qui parlât du monde aux habitants de ce lieu. Le pays était pauvre, d'après nos appréciations. La vérité est qu'on y avait besoin de peu, et que ce peu s'y trouvait. Diogène eût encore, bien sûr, retranché quelque chose de son butin s'il eût vécu dans ces campagnes ; mais moi qui n'étais pas, il s'en fallait, à la hauteur de Diogène et qui, même après ma guérison, n'ai jamais beaucoup compris son tonneau, je m'étonnais de tout : je regardais ces maisonnettes blanches, ces toits de chaume, ces maigres jardins sans clôture, sans symétrie, sans goût, ces champs à perte de vue que des hommes devaient arroser de leurs sueurs pour en retirer bien juste de quoi soutenir leur laborieuse existence ; et je les plaignais, ces hommes, je les plaignais d'autant plus que mes désirs s'étaient élargis et qu'il me semblait alors qu'on ne pouvait vivre en dehors de certaines conditions de bien-être que la Providence n'a départies qu'au plus petit nombre.

Je marchais, c'était par la fraîcheur d'une belle matinée d'été ; je n'étais ni suivi ni attendu, mais précisément dans cette indépendance qui dispose à recevoir des impressions durables. C'était vers la station que je croyais me diriger, mais que je me trompais ! J'allais tout autre part, je veux dire à la guérison. Le soleil modérant encore ses feux et volant sa puissance, dorait ces majestueuses campagnes ; c'était un beau site : des bois lointains ressemblaient à de grands rideaux d'un vert obscur, tirés sur l'horizon ; un peu d'eau voyageait, sans se presser, entre deux rives qui ne lui demandaient rien sinon de couler toujours tranquille. Un ciel calme reflétait la paix sur cette belle nature, et je subissais sans m'en douter une influence étrangère qui me prédisposait aux pensées saines.

Une petite fille était assise au bord du sentier à cinquante pas d'un groupe d'hommes et de femmes qui travaillaient le corps courbé vers le sol.

« Bonjour monsieur, me dit-elle en écartant de ses deux mains ses cheveux blonds pour mieux me voir.

— Bonjour, mon enfant ; que fais-tu là ?

— Je garde la boisson pour quand ils auront soif. On est à l'ombre ici, on est bien, » ajouta-t-elle d'un ton enjoué qui ne laissait voir aucune sauvagerie, mais au contraire un laisser-aller d'aimable augure. Et comme je voulais causer, je lui fis quelques questions auxquelles elle répondit avec une grâce rustique qui me charmait. Les paroles de la

petite Denise, car je savais déjà son nom, se succédaient sans interruption, et cet innocent bavardage n'avait rien de fatigant ; c'était à mes oreilles, revenant du grand monde, comme un solo de hautbois qui repose d'un orchestre bruyant. Je la laissais dire, et pendant qu'elle babillait, je regardais d'un air sérieux ses vêtements misérables, sa chevelure belle, mais si mal tenue ; sa face réjouie, mais si barbouillée ; ses petites mains potelées, charmantes, mais si peu soignées, et à travers ses négligences, contrastant fort avec l'atticisme qui m'avait entouré, je voyais un bel œil bleu foncé me regarder avec une curiosité franche, véritablement amusante : je me sentais tenant une place dans la matinée de l'enfant, lui procurant une distraction, un plaisir, et recevant d'elle plus que tout cela : une instruction, car je me disais : Elle n'est pas malheureuse, ce sourire n'est pas factice, aucune raison de convenance ne l'a posé sur ces lèvres roses ; cette grâce mutine n'est pas jouée ; Denise se trouve bien ici, elle est à sa place comme une image dans son cadre, l'un convient à l'autre. Ne serait-ce pas que l'homme se trompe quand il croit nécessaire telle ou telle condition extérieure d'existence ? En un quart d'heure je philosophai si bien avec moi-même que Pythagore m'eût accepté pour disciple, et qu'en outre je me serais cru digne de cet honneur.

Je vis, pendant ce temps, une ligne noire mêlée de feu qui courait, se hâtant à faire peur ; c'était le train que, soi-disant, je devais prendre et que j'étais si heureux de manquer. Comme je ne me sentais pas pressé, — il est si rare de n'être pas pressé ! — je n'éprouvais de l'aventure aucune contrariété, mais Denise, accoutumée à voir des gens occupés de se donner beaucoup de peine pour arriver à temps, crut devoir m'indiquer un chemin qui, aboutissant plus directement à la station, faciliterait mon départ dans une demi-heure. La petite fille était au fait de tout ce qui concerne l'administration du chemin de fer, comme si elle eût fait partie du conseil. Cette immense machine qui soupirait devant elle tous les jours à heure fixe, cette fumée, ces flammes, le tout avait fait sur son jeune cerveau une impression d'autant plus profonde, qu'à part celle-là, toutes les impressions avaient été calmes et monotones. Je n'avais nullement besoin du sentier que m'indiquait l'enfant, mais mon esprit qui touchait au découragement se sentit doucement attiré vers l'enfant elle-même, et, après un signe des paysans qui travaillaient, comme je l'ai dit, à cinquante pas, je marchai près d'elle, allant où elle voulait, et l'écoutant babiller. Voici à peu près quel fut notre entretien :

« As-tu un papa, une maman, des frères, des sœurs ?

— Oui, monsieur, j'ai tout ce qu'il me faut, répondit-elle en riant, c'est moi qui suis la plus petite. Tenez, ils sont tous aux champs : j'ai demandé de venir aussi, parce que je m'ennuie toute seule à la maison.

— As-tu une jolie petite maison ?

— Oh ! oui, monsieur, bien jolie ; mon papa y est né autrefois, il y a bien longtemps. On peut la voir d'ici, il y a de la vigne par devant, un poirier par derrière, et rien du tout de chaque côté. »

Denise en même temps me montrait du doigt sa



maison, étroite cabane si pauvre d'apparence, si laide comparativement à ces palais que j'avais vus ! mais l'enfant ne connaissait pas le luxe des villes, et elle trouvait sa maison jolie. O ignorance pleine de résultats heureux ! je savais davantage, et je souffrais de tout.

« Est-elle aussi gentille au dedans qu'au dehors, ta maison ? demandai-je encore ; car je voulais m'instruire, et mon petit professeur était complaisant.

— Encore plus gentille, monsieur. Il y a le grand lit avec ses rideaux bleus, la huche, la table, une grande armoire, un buffet, autant de chaises que de personnes, et même plus pour le cas qu'il nous viendrait de la compagnie, un miroir sur notre cheminée, de belles images peintes en rouge et encadrées.

— Et le grand frère, où couche-t-il ?

— Dans un coin, par derrière, nous appelons ça le trou ; ce n'est pas laid, mais seulement on n'y voit pas clair. Qu'est-ce que ça lui fait, puisqu'il n'est là que pour fermer les yeux ?

— Et toi ? où dors-tu ?

— Dans le lit de ma sœur, entre l'armoire et le buffet ; on est très-bien là, on ne sent pas le vent de la porte

— Et toi dors parfaitement ?

— Eh ! qu'est-ce donc qui ne dort pas, monsieur ? Quand on s'est viré toute la journée, on n'a guère envie de se virer la nuit, allez !

— Et pourtant, mon enfant, je connais des personnes qui dorment peu et mal.

— Là-bas, ça se peut, dans les grandes villes : papa dit que c'est parce qu'ils n'ont pas d'air, qu'ils ne font rien, ou qu'ils pensent trop. Moi, je respire tant que je veux, je travaille, je m'amuse, et je ne pense guère, aussi je dors comme une marmotte ! Ma grande sœur est obligée de me tirer par les pieds pour me réveiller.

— As-tu bon appétit ?

— Moi ? je meurs de faim ! ça me prend au saut du lit, et j'ai beau manger, ça ne me quitte pas, c'est toujours à recommencer.

— Que trouve-t-on dans ce pays ?

— Tout ce qu'on veut. Du pain, du lait, du beurre, du fromage, des choux, de la salade, des pommes de terre, du boudin, tout enfin, tout ! Et puis notre pain est si bon ! c'est maman qui le fait, et c'est moi qui l'aide.

— En faites-vous souvent ?

— Tous les quinze jours. Il est aussi bon le dernier que le premier, un peu plus dur, mais on a de bonnes dents chez nous.

— Et la toilette, Denise, aimes-tu la toilette ?

— Dame, joliment ! papa vient de m'acheter une robe pour la fête, je suis bien contente.

— Est-elle belle, la fête, ici ?

— Tout ce qu'on peut voir de plus beau, il y a des marchands qui viennent de bien loin vendre des tasses en porcelaine, des paniers, des boîtes. Il y a une loterie, des chevaux de bois, un tir pour les garçons, un polichinelle pour nous autres, et un beau bal trois jours de suite. Ma grande sœur dit que c'est ce qu'il y a de plus beau ; moi, je trouve que c'est les chevaux de bois, on tourne tout de même et on rit mieux.

— Quand vient la fête, on se régate, n'est-ce pas ?

— Dame ! faut voir ! Maman tuera deux lapins, et la poule noire qui ne veut plus pondre ; elle fera une tourte, deux tartes, une grosse galette, et nous mettrons le pot-au-feu.

— Allons ! Bon appétit ! Et après la fête, te remettras-tu volontiers à l'ouvrage ?

— Tout de même. Seulement j'ai des douleurs dans les jambes à force d'avoir sauté, et puis ça se passe. Ah ! si vous croyez que je ne travaille pas ! c'est moi qui ai soin de nos poules, je déniché les œufs, je balaie le poulailler, je donne le grain. Et nos lapins, donc ? Nous avons trois mères et huit petits de quatre mois, à la nouvelle lune : c'est de l'ouvrage, allez ! Je m'en vais à la fraîche faire de l'herbe le long des chemins, j'en rapporte deux tabliers pleins, un devant moi, l'autre sur ma tête. Maman dit que je ferai une bonne femme de ménage : il le faut puisque le bon Dieu veut qu'on travaille en ce monde, et qu'il nous en récompensera là-haut.

— Denise, tu comptes bien aller au ciel, n'est-il pas vrai ?

— Oh, dame, ouï ! Monsieur le curé dit que ce n'est pas difficile quand on n'est pas riche.

— Monsieur le curé dit cela ? Eh bien, c'est donc un danger d'être riche, de faire ce qu'on veut ?

— Je crois que oui, d'après ce qu'on dit. Moi, je ne suis pas fâchée d'être née chez nous, parce que quand on s'est bien donné de la peine dans son ménage et dans les champs, qu'on a bien prié le bon Dieu à l'église le dimanche, et un petit brin au pied de son lit dans la semaine, le matin et le soir, on s'en va tout tranquillement là-haut ; ce n'est pas qu'on l'ait mérité, mais le bon Dieu de chez nous n'est pas du tout méchant. »

Pendant que l'enfant parlait, j'écoutais sa parole avec docilité comme si dans ses simples discours était cachée une nourriture pour mon esprit malade. Elle marchait trop vite à mon gré, j'aurais aimé manquer encore un train ; mais la station était devant nous, il ne fallait plus que traverser le village.

« Venez, me dit la paysanne, en prenant le chemin qui longe le grand parc, vous arriverez plus vite. »

Je suivis ses petits pas, qu'avais-je à faire de mieux que d'obéir ? Elle savait tant de choses que je ne savais pas ! Déjà mon esprit calmé se réconciliait avec la vie, je touchais du doigt une âme simple et pleine de candeur, pour qui les besoins factices n'existaient pas. A ce contact, les grandeurs mondaines palissaient en s'éloignant.

« Oh ! vous allez voir, me dit vivement Denise, il y a sur le chemin une charrette qui sert de maison à de pauvres Allemands. Si vous saviez comme ils sont malheureux ! quand je passe par ici, je me trouve trop heureuse, j'en ai honte. »

J'aperçus en effet une de ces maisons ambulantes qui servent d'asile à de misérables vanniers allemands, où le grand nombre des enfants est la seule richesse, et où pourtant l'homme peut encore naître, vivre et mourir.

« Connais-tu cette famille ? dis-je à Denise.

— Oui, monsieur, tous les ans ils viennent chez nous en faisant leur tour. Chaque fois les enfants ont grandi, et ont un petit frère de plus, c'est bien drôle, mais c'est tout de même triste. Tenez, voilà le dernier. »



Un enfant demi-nu, essayant ses premières forces, trébuchait autour de la charrette; les autres, selon leur âge, aidaient leur mère à préparer, sur la terre même de la route, le déjeuner; quel déjeuner! un peu de lait, du pain; des tasses grossières, des cuillers d'étain, et c'était assez pour tout ce monde. Les enfants vinrent me faire avec empressement un petit salut, intéressé bien entendu, mais d'un air aussi joyeux que s'ils eussent eu ce que moi j'appelle le nécessaire. Je vis rôder autour des enfants un gros chien, c'était l'ami de tous, et l'ami indispensable, car j'appris, ô misère, que cet animal aidait le père de famille à traîner la voiture, c'était la vie nomade à son dernier échelon.

« Ce sont des pauvres, dit ma petite compagne, on leur achète des paniers sans en avoir grand besoin, et on leur en donne à raccommorder qui pourraient encore aller, mais c'est pour qu'ils aient de quoi manger. Il y en a qui leur font des petits cadeaux sans rien dire; la nuit dernière pendant qu'ils dormaient, on a attaché à leur voiture une petite robe d'enfant. Comme je n'ai rien à moi, je ne puis rien donner, mais hier j'ai demandé à maman de leur apporter un œuf plus gros que les autres que la poule blanche avait pondu, celle qui a une huppe, et qui mange dans ma main.

— Tu as grand pitié de ces pauvres enfants, n'est-ce pas, Denise?

— Oui, monsieur, je voudrais leur donner des habits sans trous comme les miens, que ma grande sœur raccommode si bien et si souvent; de la bonne soupe comme la nôtre, et surtout une jolie maison comme celle que nous habitons : voyez comme elle fait là-bas entre les peupliers! vrai, je suis trop heureuse! quand je vois ces enfants, j'ai peur!

— Peur de quoi?

— Peur d'être trop riche, dit la villageoise avec une vérité touchante; j'ai tout ce qu'il me faut, et eux, ils se contentent de presque rien. Oh! quand nous entrerons dans le ciel, ils passeront devant moi, pour peu qu'ils aient vécu honnêtement dans leur misère. »

La saine philosophie de l'enfant me couvrait de honte à mon tour. Je me disais : elle regarde au-dessous d'elle et se trouve trop riche; j'ai regardé au-dessus de moi, et c'est pourquoi mon

cœur s'est desséché d'envie presque à son insu, et en est venu à se croire déshérité, tandis que je reçois chaque jour les dons de Dieu en une part si abondante! Aux pauvres vanniers, quatre planches sur deux roues, un grabat, des haillons, voilà ce qui fut départi, et ils vivent. A Denise, un cadre plus large qui me semble encore bien étroit, et elle s'y trouve à l'aise, et elle craint, en regardant ces frères de passage, d'être trop riche; et moi, lâche convié au festin de la Providence, je me dis à plaindre parce qu'il y a aux premières places des hommes mieux servis que moi. Et je me crois pourtant sage, instruit, sérieux! Non, passons de notre orgueil à la candeur de Denise, et de cette candeur à la misère des vanniers allemands, et reconnaissons que c'est insulter à Dieu que de pleurer à sa table, quand tant d'autres ne font que rôder autour, et ramasser les miettes qui tombent.

« Monsieur, monsieur, me cria la petite paysanne, qu'est-ce que vous avez donc? vous ne marchez plus, et vous ne dites rien? Est-ce que vous êtes malade? Voilà le train qui vient, vous allez encore le manquer. »

Elle disait vrai. Je me hâtai de donner une aumône aux enfants du vannier, et d'offrir à Denise un remerciement affectueux, et je m'élançai en trois bonds vers le guichet où l'on distribuait les billets. Trois bonds, hélas! c'était trop, il n'en eût fallu que deux!... Le guichet était impitoyablement fermé; on me fit remarquer que j'étais en avance pour le train suivant, et qu'il me faudrait attendre une heure. Je me retournai bravement vers la campagne, et je regardai longtemps les champs et le ciel. Un calme bien-faisant coulait dans mes veines; le doux tableau que mes yeux contemplaient reposait mon esprit, et détournait de ma mémoire des images importunes. J'attendis une heure au moins; ce n'est pas amusant, dit-on, mais qu'importe! J'étais guéri! Et depuis lors, de grâce, veuillez m'en croire, il n'y a pas eu de rechute. Quand je vois la folle du logis s'agrir, se dépitier, comparer ma position à telle autre plus élevée, je me rappelle le sentier dans la plaine, la fille des champs, la voiture des Allemands et je dis comme Denise : « J'ai peur d'être trop riche. »

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

## TANTE GERTRUDE

(SUITE.)

### VII

Pendant que cette préoccupation charitable et les bienfaits qui devaient en résulter faisaient une heureuse diversion à la tristesse habituelle d'Elisabeth, mademoiselle de Roisé, accompagnée du vieux François, courait en poste sur la route de Toulon.

Son visage amaigri avait recouvré son énergique sérénité, car la décision qu'elle avait prise, en mettant fin à ses irrésolutions, avait ramené le calme dans son esprit.

« Où faudra-t-il s'arrêter pour passer la nuit? lui demanda son domestique, pendant qu'on changeait de chevaux.



— Nulle part, mon bon François, nous la passerons en voiture, car le bâtiment doit mettre bientôt à la voile; demain soir nous serons embarqués, et nous aurons tout le temps de nous coucher et de dormir.

— Ainsi c'est donc bien vrai ce que j'avais pensé, que nous allions à Alger chercher les restes mortels de ce pauvre M. Victor ?

— Oui, nous allons à Alger, répondit-elle fort émue.

— Qui m'aurait dit, quand je le faisais sauter sur mes genoux, le pauvre petit, que je vivrais plus longtemps que lui et que je ramènerais son corps en terre chrétienne ? reprit le vieux serviteur avec des larmes dans les yeux.

— Ne me parle pas ainsi, François, j'ai besoin de tout mon courage.

— Oh ! mademoiselle en a beaucoup, trop peut-être, car enfin à son âge, quitter son pays natal pour s'en aller si loin, au milieu des mécréants toujours prêts à vous couper le cou ! Ce n'est pas que je me permette de blâmer mademoiselle, mais elle aurait pu envoyer là-bas quelqu'un de confiance.

— Non, non, c'est moi seule que ces soins regardent.

Le vieux serviteur hochait tristement la tête.

« Si le pauvre M. Victor eût été malade ou blessé, je comprendrais, dit-il, mais puisqu'il n'a plus besoin de soins !

— Qu'en sais-tu ? interrompit la vieille fille dont le visage s'anima d'une expression indéfinissable.

— Plût au ciel qu'il fut encore de ce monde et que nous pussions lui être bons à quelque chose, reprit François ; Dieu m'est témoin que je n'y épargnerais pas ma peine ; mais un mort n'a besoin que de prières, et l'on prie de loin comme de près ; enfin, c'est l'idée de mademoiselle, et je n'ai rien à dire à cela.

— Les chevaux sont attelés, mon bon François, et nous n'avons pas un instant à perdre. »

Le serviteur remonta sur le siège à côté du postillon, et mademoiselle de Roisé, restée seule dans sa voiture, demeura plongée dans une rêverie profonde. Plusieurs fois cependant elle parut faire effort sur elle-même pour échapper à cette idée dominatrice qui l'absorbait entièrement ; alors elle mettait la tête à la portière pour contempler les sites agrestes qui se déroulaient à ses regards ; mais bientôt les prairies verdoyantes, les rochers sauvages, les villages eux-mêmes passaient sous ses yeux sans qu'elle y prit garde. Enfin, elle tira de sa poche un livre de prières et essaya d'y fixer son esprit. La nuit vint, et quand les premières lueurs de l'aurore éclairèrent l'horizon, elle traversait les gorges d'Ollioules ; peu de temps après, apercevant la Méditerranée à sa droite, elle salua dans une muette extase la mer immense et ces vagues mugissantes à la merci desquelles elle allait s'abandonner.

Un jeune homme attendait mademoiselle de Roisé sur la porte de l'hôtel de Malte, où elle se fit conduire ; c'était M. Martineau, cet officier qui s'était chargé jadis des commissions d'Elisabeth. Il introduisit la voyageuse dans un petit appartement bien simple, et eut avec elle un long entretien, pendant lequel il semblait à François, qui brossait

quelques vêtements dans la pièce voisine, que le jeune homme cherchait à détourner mademoiselle de Roisé du dessein qu'elle avait conçu ; mais sans doute il n'y réussit point, car après un déjeuner confortable, le serviteur reçut l'ordre de faire transporter les malles sur le port, et peu de temps après, M. Martineau conduisit la voyageuse à bord du bâtiment de guerre sur lequel elle avait obtenu son passage. Le commandant de la frégate reçut mademoiselle de Roisé avec la politesse respectueuse et bienveillante que la plupart des officiers de marine savent déployer en pareille circonstance. Il l'installa dans une cabine attenante au salon, lui offrit sa table et la pria de se considérer comme chez elle.

Une heure après, le vent fraîchit, et, la brise étant favorable, le bâtiment mit à la voile et s'éloigna du port. Alors les côtes pittoresques, bordées d'oliviers toujours verts, de sombres rochers et de blanches maisons de campagne, prirent peu à peu une couleur uniforme et se confondirent à l'horizon dans une teinte grisâtre ; bientôt on n'aperçut plus que la crête nue et escarpée de la montagne de Coudon, qui disparut à son tour, et, comme l'arche de Noé balancée par les flots, la frégate se trouva seule entre le ciel et la mer.

Assise à l'arrière du bâtiment, insensible au malaise qui avait obligé le vieux François à se coucher dans son hamac, mademoiselle de Roisé contemplait dans une religieuse extase la grandeur de ce spectacle, et son imagination vivement saisie s'élevait à la vue de cette immensité des mers, faible image de l'incommensurable grandeur, vers le Créateur de toutes choses. L'attraction de l'infini, qui a tant de pouvoir sur les âmes poétiques, la retint, longtemps encore, le regard attaché sur cette plaine transparente et mobile qui reflète l'azur d'un ciel serein où les sombres nuages des jours de tempête, comme les yeux du corps reçoivent et rendent le reflet des passions de l'âme. bercée par le bruissement harmonieux des flots qui se brisaient en cadence sur les flancs du navire, elle tomba peu à peu dans une de ces vagues mélancolies qui transportent la jeunesse dans l'avenir, la vieillesse dans le passé. Elle se revoyait dans les belles années de sa vie, quand le poids des chagrins n'avait point encore plissé son front et que, riieuse jeune fille, elle s'ébattait sous les yeux maternels, riche de beauté, de joie et d'espérances ; puis la révolution était venue qui avait brisé le lis sur sa tige ! Gertrude et son frère aîné suivirent leurs parents dans l'exil ; ils avaient tout perdu, titres, grandeur et fortune, tout excepté la foi de leurs pères, jusqu'alors peut-être un peu faible et languissante dans leur cœur, au milieu de l'atmosphère éternante de la cour, mais qui se réveilla vivace au souffle de l'infortune.

Le vicomte de Roisé prit du service dans l'armée des princes et fut tué en combattant pour ses convictions ; sa femme, son fils et sa fille trouvèrent dans une économie de chaque instant et dans un travail assidu une ressource suffisante contre la misère, et, dans leur piété fervente et leur tendresse réciproque, une consolation à leurs chagrins. L'âme de Gertrude se trempa fortement dans cette vie laborieuse ; seulement, en se rappelant le temps où sa



famille était riche et puissante, et en comparant les adulations dont elle était alors l'objet avec le délaissement dans lequel elle vivait depuis, elle prit le monde en pitié, et, trouvant qu'il ne valait pas la peine qu'on se gênât pour lui plaire, elle contracta, dès lors, des habitudes d'indépendance et de franc-parler qui, jointes à un esprit pénétrant et habile à lire dans la pensée d'autrui et à en saisir les côtés faibles, lui firent souvent des ennemis de ceux même qui lui avaient le plus d'obligations; c'était un tort sans doute, mais il était racheté par des qualités précieuses et par une bienveillance réelle et efficace pour ceux même dont elle blâmait hautement les travers.

Lorsque Napoléon ouvrit aux émigrés le chemin de la patrie, la famille de Roisé fut une des premières à rentrer en France, tant le pain de l'exil lui avait semblé dur. La mère et la fille se fixèrent à Paris, où elles vécurent modestement de quelques épaves laborieusement rassemblées de leur ancienne fortune; le fils prit du service dans l'armée française, où sa bravoure naturelle, qui approchait de la témérité, lui valut un rapide avancement. Le colonel de Surot, un de ses frères d'armes, qui venait de voir souvent dans les courts intervalles de repos que leur laissait la guerre, vit mademoiselle de Roisé, alors âgée de trente ans, et, charmé de ses vertus, de sa grâce et de sa beauté, il la demanda en mariage. C'était un gentilhomme de province qui, lui aussi, avait perdu tous ses biens dans la révolution, mais qui comptait sur son épée pour rétablir sa fortune. Gertrude l'aima pour son caractère loyal et chevaleresque, pour sa distinction naturelle, pour son cœur noble et généreux; leur mariage fut arrêté à la satisfaction des deux familles, mais avant même qu'on eût eu le temps de rassembler les papiers nécessaires, l'Empereur, qui était alors au camp de Boulogne, retourna à Paris, obtint du sénat une levée de quatre-vingt mille hommes, et entra immédiatement en campagne. Pour la première fois de sa vie le brillant colonel se plaignit de l'activité dévorante de Napoléon; il partit le 1<sup>er</sup> octobre 1803, et fut tué le 2 décembre dans les plaines d'Austerlitz.

La douleur de sa fiancée fut calme et profonde. N'ayant pas le droit de prendre extérieurement le deuil des veuves, elle se contenta de le porter dans son cœur. Ce fut alors qu'elle forma la résolution de vivre dans le célibat et de consacrer à Dieu et à sa famille le reste d'une vie toute brillante encore de jeunesse et de beauté. Deux ou trois ans après, un riche héritage, sur lequel elle ne comptait guère, lui suscita un grand nombre de prétendants; mais leur recherche un peu intéressée ne fut couronnée d'aucun succès. Gertrude continua à vivre dans la retraite, tout occupée des soins qu'exigeait alors la santé de sa mère, devenue infirme et paralytique. Ce fut elle qui lui ferma les yeux, et, quand elle eut accompli ce pieux devoir, la Providence lui envoya une autre tâche à remplir; son frère, devenu général, perdit sa jeune femme, qui lui laissait un fils en bas âge. Gertrude était accourue au lit de mort de sa belle-sœur pour adoucir ses derniers instants, elle avait reçu dans ses bras le pauvre Victor et avait promis de l'élever

avec la tendresse d'une mère; ce fut à cette époque qu'elle quitta Paris et qu'elle se fixa à Évaux, où le général avait pris sa retraite, après avoir racheté une partie des biens qui avaient appartenu jadis à sa famille.

Tous ces événements se retraçaient donc avec une grande vivacité à l'imagination de mademoiselle de Roisé; tous ceux qu'elle avait aimés et que la pierre des tombeaux recouvrait depuis longtemps semblaient reprendre corps et vie pour lui apparaître tels qu'elle les avait connus jadis, comme si le mugissement des vagues écumantes avait eu la puissance d'évoquer les morts.

La voix du commandant dissipa tout à coup ces fantômes; il venait, en galant chevalier, s'informe de la santé de sa passagère. La conversation s'engagea entre eux, agréablement animée; avec sa bienveillance naturelle et son habitude du monde, mademoiselle de Roisé savait à propos ajourner sa tristesse et ses chers souvenirs, elle fut aimable et spirituelle autant que si elle eût été charmée d'être ainsi brusquement distraite de sa rêverie, et, quand elle rentra dans sa cabine, le commandant ne s'aperçut point qu'il n'avait pas fumé ce soir-là.

Pendant tout le temps de la traversée, la mer fut calme et le ciel serein, et le huitième jour après le départ, au moment où le soleil se levait radieux dans un cercle de pourpre et d'or, on aperçut au loin de grandes chaînes de montagnes bleuâtres, et peu après, encadrées dans un massif de verdure, les blanches maisons d'Alger, formant une espèce de triangle et s'élevant en amphithéâtre sur le bord de la mer.

Dans la cité moresque, comme à Toulon, un jeune homme attendait l'arrivée de Gertrude. Le jeune homme d'Alger était un lieutenant du 28<sup>e</sup>, compagnon d'armes de Victor, qui avait été jadis présenté, dans un de ses congés, à mademoiselle de Roisé, et qui avait séjourné quelque temps à Évaux.

« Vous êtes bien courageuse, mademoiselle, d'entreprendre seule un pareil voyage, et avec de si faibles espérances, » lui dit-il en l'abordant.

Elle lui tendit la main sans répondre, l'émotion qui l'avait saisie à la vue de cet uniforme du 28<sup>e</sup>, lui coupait alors la voix.

Le jeune officier se chargea avec complaisance de tous les soins du débarquement, et lui offrit le bras pour la conduire au logement qu'il lui avait préparé.

Les Mores, les Arabes, les Français même regardaient avec étonnement passer cette femme en deuil, à la taille haute et majestueuse, portant le costume européen, car bien peu de Françaises avaient à cette époque, si rapprochée de la conquête, abordé sur la terre d'Afrique; mais elle ne remarquait pas la curiosité dont elle était l'objet, elle ne voyait même point cette foule de gens de toute couleur et si diversement habillés: Mores, Kabyles, Bédouins, Kouloughlis, Maltais en guenilles, juives au brillant costume, qui donnaient à Alger l'aspect d'une ville en plein carnaval.

« Avez-vous appris quelque chose de nouveau? demanda enfin mademoiselle de Roisé d'une voix tremblante.

— Rien de plus que ce que j'ai eu l'honneur de



vous écrire, répondit l'officier; il est certain que le corps de mon pauvre ami n'a pas été trouvé parmi les morts.

— Et vous vous en êtes assuré de vos propres yeux ?

— Voici comment les choses se sont passées, répondit-il. Le 20 novembre nous partîmes de Blidah, où on ne laissait que deux bataillons sous les ordres du colonel Rulhières, et nous nous dirigeâmes sur Médéah. Le temps était magnifique, et les Kabyles que nous rencontrions, loin de se montrer hostiles, nous fournissaient des vivres en abondance. Nous atteignîmes ainsi la *Ferme de l'Aga*, vaste bâtiment dominant la plaine, dans lequel nous nous fortifiâmes pour passer la nuit. Les soldats firent la soupe, et nous dînâmes ensemble, le pauvre Roisé et moi; il était ce jour-là d'une gaieté charmante, et certes aucun mauvais pressentiment ne traversait son esprit. Le lendemain, au point du jour, la colonne reprit sa marche et s'engagea dans les défilés de l'Atlas; nous gravissions un sentier étroit où deux hommes seulement pouvaient passer de front; la brigade Achard marchait la première, suivie de l'artillerie de campagne; venait ensuite la brigade Monck d'User, dont nous faisons partie. Le lieutenant de Roisé marchait à la tête de sa compagnie, avec cet air déterminé que vous lui connaissiez, je le rejoignis un instant, et nous échangeâmes quelques plaisanteries sur cet ennemi invisible que nous poursuivions sans le rencontrer.

Arrivés près du col de Mouzaïa, le général fit faire halte, l'on tira vingt-cinq coups de canon en l'honneur de notre heureuse ascension, et des cris de *Vive la France!* ébranlèrent pour la première fois les échos de l'Atlas.

Bientôt l'on aperçut l'ennemi campé sur les hauteurs de Bou-Mezrag; il gardait, avec six mille hommes et deux pièces de canon, un col étroit par lequel il fallait passer. — Nous tiraillâmes pendant plusieurs heures sans aucun résultat, jusqu'à ce que le général donnât l'ordre à notre bataillon de gagner les hauteurs de gauche pour tourner le col et prendre l'ennemi à revers. Nous nous élançâmes aussitôt par un sentier tortueux, malgré la fatigue et la chaleur, et j'aperçus pour la dernière fois le lieutenant de Roisé marchant en avant, la tête haute et le sabre à la main sous le feu roulant des Arabes embusqués, dont les balles pleuvaient sur nous. En peu de temps nous franchîmes l'obstacle; les Kabyles de Bou-Mazrag, se voyant attaqués sur plusieurs points à la fois, cherchent leur salut dans la fuite, et nous restâmes maîtres du champ de bataille. — Ce fut un beau moment que celui où nous les vîmes se disperser en pleine déroute; mais ce triomphe nous avait coûté cher: plus de deux cents de nôtres étaient restés dans le sentier si vivement défendu! On apporta les blessés sous de grandes tentes où les chirurgiens leur firent de premiers pansements; je cherchai vainement mon ami que je n'avais pas retrouvé parmi nos camarades. La nuit était venue, et les feux des bivouacs s'allumaient de toute part sur la cime des montagnes; dès le point du jour, j'accompagnai les soldats chargés d'ensevelir les morts, j'examinai tous les cadavres avec une anxiété facile à comprendre, je parcourus en tous sens les

sentiers que nous avions suivis la veille, visitant chaque buisson, chaque cavité de roc, et je rentrai au camp triste et découragé. J'étais souffrant depuis plusieurs jours déjà et la fatigue avait aggravé mon mal, la fièvre me saisit, si forte et si accablante, que dans le premier convoi de blessés on dut me ramener à Blidah, où je demeurai plusieurs mois entre la vie et la mort. J'eus cependant la présence d'esprit de me souvenir de la promesse que je vous avais faite, et ne pouvant vous écrire moi-même, je chargeai un de mes camarades de vous transmettre ces détails; puis, quand je revins à la santé, j'appris que mon ami n'avait pas reparu, qu'il était remplacé au régiment et compté au nombre des morts.

— Pourquoi pas au nombre des prisonniers? reprit mademoiselle de Roisé en essuyant une larme.

— C'est une bien faible espérance que j'ai peut-être eu tort de faire naître dans votre esprit, répondit l'officier.

— Non, monsieur, car je suis seule à souffrir les angoisses de cette incertitude. N'est-il pas certain que plusieurs Français ont été emmenés captifs dans les tribus? Et l'Arabe blessé, dont vous me parliez dans votre avant-dernière lettre, ne vous a-t-il pas donné de l'un d'eux un signalement qui pourrait se rapporter à mon pauvre Victor?

— C'est la vérité, mademoiselle.

— Pourrai-je voir cet homme et le faire interroger devant moi? demanda-t-elle vivement.

— Il est mort à l'hôpital! » répondit l'officier.

Mademoiselle de Roisé baissa tristement la tête; c'était une première déception parmi toutes celles qui l'attendaient encore.

Ils continuèrent à marcher lentement, suivant une rue sale et mal pavée qui les conduisit du port sur la place principale, et, enfilant ensuite la rue de la Kasbah, longue, étroite et sinueuse, ils arrivèrent à une maison dont l'intérieur ne différait nullement des maisons voisines, si ce n'est qu'elle occupait un plus grand espace de terrain.

« Voici ce que j'ai trouvé de mieux pour me conformer à vos instructions, dit le lieutenant, et je crois avoir assez bien réussi; c'était jadis l'habitation d'un des principaux officiers du Dey. »

Ils pénétrèrent alors dans une cour intérieure, pavée de marbre blanc, au milieu de laquelle un petit jet d'eau, retombant en cascade dans un large bassin, entretenait une agréable fraîcheur. Une galerie, soutenue par de petites colonnes torses, entourait cette cour, et servait de communication entre les chambres du premier étage. Ces chambres étaient toutes beaucoup plus longues que larges, et ne prenaient jour que sur la cour intérieure; elles étaient décorées d'une manière bizarre, mais agréable à l'œil; le sol en était revêtu de carreaux de faïence vernis, les plafonds de bois sculpté étaient couverts de dorures et d'arabesques aux vives couleurs; de riches tentures, des glaces de Venise, des divans de brocart, quelques petits meubles en bois de rose, incrustés de nacre et d'écaillé, des coussins et des tapis composaient tout l'ameublement.

« Vous voici dans votre royaume, mademoiselle, dit l'officier, et voilà vos sujettes. »

Il lui présenta alors deux jeunes filles, l'une



noire, l'autre blanche. La négresse était coiffée d'un turban de mousseline à raies, et enveloppée d'une grande chemise de coton, ceinte autour des reins par une écharpe rouge, sur laquelle se drapait une pièce d'étoffe rayée; des anneaux d'argent aux oreilles, aux poignets et au-dessus des chevilles complétaient sa toilette. L'autre portait le costume des juives d'Algérie, la robe de deux couleurs, les larges manches flottantes, les bras nus

jusqu'à l'aisselle, et la tête entourée de deux mouchoirs de soie.

Mademoiselle de Roisé leur dit quelques mots bienveillants dont l'intonation leur fit comprendre le sens, elle remercia l'officier qui prenait congé d'elle, et lui fit promettre de revenir la voir bientôt.

Comtesse DE LA ROCHE.

(La suite au prochain numéro.)

## REVUE MUSICALE

### L'HYMNE DES MARINS

PAR L'ABBÉ LITZ.

### PONCHARD — CONCERTS



ous empruntons à la *Gazette des Étrangers* une appréciation très-juste de l'*Hymne des Marins*, chantée par les pupilles de la marine, à l'occasion d'une grande fête, et composée par l'abbé Litz.

Développant en deux belles strophes un passage de saint Ambroise, M. Guichon de Grandpoint, commissaire général de la marine, à Brest, a fourni les paroles de cette prière à laquelle sa Sainteté le Pape a ajouté ces mots :

*Benedicite aquæ omnes Domino; et omnes perambulantes in mare benedicant Domino!*

Voici ces deux strophes traduites en français :

Le navire bondit sur la mer menaçante,  
La vergue se balance et plonge dans les flots;  
Et la voile attachée à cette croix puissante,  
Pousse, sur l'Océan, les hardis matelots.

C'est la croix du Seigneur, symbole salulaire,  
La croix qui va guider le vaisseau jusqu'au port;  
Et dans l'immensité, chaque voile, ô mystère!  
Est le signe vivant du vrai Dieu, du Dieu fort.

Les enfants de la mer ont chanté cette composition nouvelle, accompagnés par l'excellente musique des équipages de la flotte. On sait que l'organisation de cette institution essentiellement morale est due à l'initiative et au dévouement tout paternel de l'amiral comte de Gueydon.

Le tutti de l'accompagnement, composé de quelques mesures seulement, amène l'ensemble (3/4 animato)

de la première strophe mineure qui, après le deuxième vers, éclate en un quatre-temps plein de grandeur.

La deuxième strophe, dont le rythme est calqué sur celui de la première, est écrite en la majeure et le chœur commence au dernier distique qui se répète *allargando*.

Enfin l'antienne approbative du pape, récitée sur de solennels accords, que soulignent encore les arpegges de l'orchestre, termine ces morceaux où circule un grand souffle religieux. Sous la robe monacale, Litz est toujours un grand artiste.

..

Dans le cours d'une existence remplie par des travaux utiles et d'incontestables succès, Ponchard ne s'est fait, dit son biographe, que des admirateurs et des amis. Il fut l'idole du public. Quelle était la raison de cette suprématie facile, de cette domination sans nuage, de ces relations si rares de l'artiste avec ses juges et ses émules? c'était l'individualité exquise de Ponchard. Sincèrement modeste, excellent pour les autres, exigeant à l'excès pour lui-même en vue d'une perfection qu'il voulait atteindre, il eut tous les avantages de ces éminentes qualités. Sa modestie l'éloignait de toute intrigue, de toute démarche, non-seulement préjudiciable à autrui, mais même simplement personnelle. Il était uniquement préoccupé de son art et des moyens de s'y distinguer.

Ponchard (Louis-Antoine-Éléonore), né à Paris, le 31 août 1787, était fils d'Antoine Ponchard, compositeur et professeur de musique. Ce fut donc sous la direction du père que le fils commença son éducation musicale. Il avait environ 15 ans, lorsque sa famille s'établit à Lyon. Il possédait une jolie voix de soprano d'une assez grande étendue et montant à l'ut aigu. Il chantait déjà avec beaucoup de sentiment, et l'on avait souvent recours à lui dans les solennités de musique religieuse. Le violon, son premier instrument, stimula tout son zèle et toute son application. Il fut admis à l'orchestre du théâtre des



Céléstins où l'on jouait le mélodrame et le vaudeville, et où il gagna 500 francs par année. Il remettait scrupuleusement cette petite somme à son père pour l'aider à élever un frère et deux sœurs, trop jeunes encore pour vivre de leur travail. C'était par des leçons de musique à quinze sous le cachet et par de la copie musicale à trois sous la page, qu'il fournissait à son entretien. En 1808, sa voix, arrêtée longtemps par la mue, se transforma en une voix de ténor aigu qu'on appelait alors haute-contre. Les occasions fréquentes qu'il avait de chanter développèrent ses moyens et le mirent en état d'aborder une carrière vers laquelle le poussait une véritable vocation. A cette époque, un décret de l'empereur enjoignait à tous les préfets de rechercher les jeunes gens qui, par leur belle voix et leurs dispositions musicales, seraient jugés capables d'être admis aux études du Conservatoire. Ponchard, après avoir subi avec succès les épreuves d'un examen préparatoire, fut autorisé à se rendre à Paris pour y subir un examen définitif, en présence de Gossec, Cherubini, Méhul et Catel. Le lendemain de ce grand jour où il avait chanté l'air de *Richard Cœur-de-Lion* : *Si l'univers entier m'oublie*, le jeune artiste fut nommé pensionnaire du Conservatoire.

Après de laborieuses études poursuivies sous l'influence du fameux Garat, Ponchard remporta le premier prix au Grand Opéra. L'année suivante il eut le premier prix à l'Opéra-Comique, où il débuta peu de temps après. La presse, à la tête de laquelle trônait alors le célèbre critique Geoffroy, accueillit le débutant avec une faveur unanime : ces succès ne furent pas obtenus sans de grandes difficultés. L'emploi dans lequel il se présentait était tenu par Elleviou, élégant cavalier, possédant une distinction parfaite et une voix pleine de charme.

Ce fut donc à son éducation musicale solide et variée, ce fut à son énergie dans le travail qu'il dut d'avoir pu triompher des obstacles que la beauté physique n'aurait pu lui faire vaincre. Ponchard fut reçu sociétaire le 1<sup>er</sup> avril 1817, et jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1837 il conserva au même degré la faveur du public.

Tout le monde connaît l'immense succès du *Petit Chaperon rouge* et de la *Dame Blanche*. Tout a été dit sur le triomphe de l'artiste, à cette époque pour lui si mémorable. Chacun se rappelle la sollicitation du chanteur, Boieldieu ajouta à la partition du Chaperon.

La *Neige*, le *Maçon*, le *Concert à la Cour*, placèrent Ponchard au plus haut degré de l'échelle des chanteurs comédiens. Le *Masaniello*, de Carafa, fut une nouvelle occasion pour l'artiste de déployer la souplesse de son talent et sa haute intelligence dramatique. Il était inimitable dans la cavatine : *Si d'un pêcheur napolitain*, et dans tous les détails de ce rôle aussi scénique que musical.

Sa dernière création fut, en 1836, un petit opéra de Loisa Puget : le *Mauvais Œil*, qu'il joua en compagnie de madame Damoreau. La musique gracieuse de cette mignonne partition eut l'heureuse chance d'être interprétée par les deux plus éminents artistes du chant français. Dans les concerts, jusqu'en 1856, il a été constamment l'irrésistible charmeur du public, soit qu'on l'entendit dans les airs classiques tels que celui de la *Création*, d'Haydn, celui des *Abencer-*

*rages* de Cherubini, ceux de *Joseph* et de *Stratonice*, de Méhul, et dans les productions plus légères, telles que : *Piquillo*, de Monpou, et le *Déserteur*, de Monsigny.

Dans tous les genres, dans tous les styles, Ponchard fut l'artiste complet, sympathique, toujours aimé et toujours applaudi.

Le talent de Ponchard fut une grande individualité artistique où se résumaient au plus saillant degré toutes les qualités du chant français. Le drame lyrique aurait été le genre de son choix, s'il eût possédé les avantages naturels que réclame la scène tragique. Il était plus remarquable, il est vrai, par son sentiment musical si juste, si profond, si universel, que par l'ampleur et l'étendue de sa voix. Le genre léger, les fioritures, les trilles, les vocalises étaient tout à fait de son domaine, parce qu'il possédait le secret de la diction intelligente et l'art de tous les mécanismes.

..

Nous nous sommes étendu très-longuement, le mois dernier, sur les nouveautés des théâtres. Il nous semble utile aujourd'hui de jeter un coup d'œil sur les concerts.

Le premier concert d'abonnement de la société du Conservatoire n'a présenté rien de bien saillant à noter : l'exécution du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn, a été très-brillante, comme à l'ordinaire. Le chœur de Meyerbeer : *Adieux aux jeunes mariés*, exécuté dans cette imposante séance, a été redemandé avec un chaleureux enthousiasme.

L'ouverture du *Prophète*, que M. Passetoupe a fait entendre aux concerts populaires, dans deux séances consécutives, a été mieux exécutée la seconde fois que la première. On ne se fait pas une idée bien juste de l'extrême facilité du public à saisir les grandes œuvres, et à s'en assimiler, non-seulement les côtés vivants et passionnés, mais aussi le côté pratique et architectural. Souvent il devine le maître, le suit avidement, l'interroge et le devance parfois. Malheureusement l'opinion de la foule est légère et flottante; si le beau l'exalte, le laid l'amuse, le vulgaire la distrait. Elle aime également l'ombre et la lumière, les émotions tendres et les émotions brutales.

Les séances annuelles de musique de chambre, organisées à la salle Herz, par MM. Rigaux, Colbain, Adam et Lamoureux ont obtenu un plein succès. Haydn, Weber, Mozart et Beethoven ont prêté leur concours aux jeunes artistes dont le but éminemment utile est d'initier le public aux sévères beautés de la musique intime. Il y a là tout un enseignement.

MM. Jacquand, Armingot, Lalo et Mas ont récemment exécuté, à la salle Pleyel, le quatuor en *la mineur*, op. 41, de Shumann, avec beaucoup de vigueur, de passion et d'élégance. C'est une des belles inspirations du maître. L'adagio est une longue et mélancolique plainte où l'âme de Shumann se révèle tout entière.

Le concert de MM. Alard et Franchomme, qui a eu lieu dans la salle de Pleyel-Wolf, a été jusqu'à présent la plus belle séance de la saison. Mesdames la princesse Czartoriska, la baronne Rothschild, la com-



tesse d'Haussonville; MM. Berryer, Troubetskoï, Bartholoni, d'Eichtal, Halphen, Glandaz, et, parmi les artistes, Georges Hainl, le chef d'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, se remariaient au milieu d'une foule nombreuse et choisie. Le quatuor en *sol*, de Mozart, pour instruments à cordes, le quatuor en *ré* d'Haydn, la huitième sonate de Mozart,

pour piano et violon, et enfin le quatuor en *mi bémol*, de Beethoven, composaient le programme. L'exécution a été admirable. On applaudissait, comme aux concerts populaires, à chaque morceau; l'enthousiasme a été poussé jusqu'à la rage. Ce concert a obtenu, sans contredit, le plus beau et le plus légitime succès de la saison. MARIE LASSAVER.

## Correspondance.

**D**u sais que je t'emmène à la maison, Thérèse? J'attends Lucie et Marie; la réunion ne serait pas complète sans toi.

— Mais, je ne sais pas si je le puis, Jeanne... mon père aura peut-être besoin de moi ce soir...

— Nul besoin, mademoiselle; vous vous exagérez votre importance. La société de Pauline lui suffira parfaitement... il me l'a dit lui-même!... car vous ne croyez pas, j'imagine, que je serais assez inconsidérée pour venir ainsi vous enlever sans le consentement de l'auteur de vos jours? Mettez donc vos scrupules de côté, votre chapeau sur votre tête, et partons vite. Catherine nous attend dans l'antichambre.

Thérèse ne se fit pas prier davantage, et une demi-heure après, elle relissait ses beaux cheveux, un peu en désordre, devant la petite glace de ma chambrette, tandis que je déposais sur mon lit le joli chapeau à brides mauves qu'elle venait de quitter.

— Comme elles sont encore fraîches, ces brides! m'écriai-je. Tu les portes cependant depuis le mois de novembre! Vois les miennes, elles n'ont plus de couleur et ressemblent à de vraies ficelles enroulées.

Et en disant cela, j'avais un air qui n'était pas du tout exempt d'envie. Je vous le confesse, amies: j'envie toujours tout ce que Thérèse fait de bien!

— Veux-tu savoir à quoi cela tient? me répondit-elle en riant. A ce que je n'ôte jamais mon chapeau sans *déchiffrer* le ruban des brides en passant, à plusieurs reprises, mes doigts à l'endroit où a été fait le nœud. Puis je replie ces brides sur elles-mêmes sans les serrer, et je remets le tout dans une caisse ou dans une armoire, de crainte de l'air, de la poussière et des mauvais plis; car tu

n'ignores pas que ce qui fane surtout les objets, c'est moins la durée du temps où ils sont portés que la négligence avec laquelle on les range pendant qu'on ne s'en sert pas.

— Mais cette nuance si délicate restée fraîche?

— Ah! cela, c'est autre chose. Par exemple, mon procédé ne peut s'appliquer qu'aux rubans lilas et violets. Quand j'ai vu que mes brides rougissaient sur les bords, j'ai acheté, chez le premier pharmacien venu, pour 10 centimes de bi-carbonate de soude; j'ai fait fondre ce bi-carbonate dans un verre d'eau tiède, et j'y ai trempé, à plusieurs reprises, mes rubans que j'ai épongés avec soin et repassés immédiatement après, à l'aide d'un fer pas trop chaud. Si elles avaient été noires et amollies comme les tiennes, je les aurais plongées dans un verre d'eau légèrement sucrée et repassées de même. On dit que l'eau et le vinaigre mélangés donnent aussi un superbe apprêt au taffetas noir. Pour rendre du lustre à presque toutes les autres nuances, on peut imbiber, sans danger pour les teintes délicates, son étoffe avec de l'esprit de vin avant de repasser.

— Merci mille fois! Quel trésor de science domestique tu es, ma chère!

— Dame! lorsqu'on n'a pas souvent le moyen de renouveler sa garde-robe, on tâche de la prolonger le plus qu'on peut...

— Si Catherine était là, elle ne manquerait pas de placer ici sa maxime favorite...

— Laquelle?

— « Quand on n'est pas le plus fort, il faut être le plus malin! »

— En effet, rien ne rend l'esprit fertile en expédients comme la privation de certaines choses que l'on désire avoir et que cependant l'on ne peut acheter.

— J'en suis d'autant mieux convaincue, que je



ne m'aperçois jamais que rien te manque, mon ingénieuse Thérèse.

— Tais-toi, petite flatteuse, et dis-moi, à ton tour, comment tu fais pour avoir des tiroirs aussi bien rangés, répliqua Thérèse profitant de ce que je venais d'ouvrir je ne sais quel meuble, pour me rendre la monnaie de ma pièce.

— Tu te moques de moi ?

— Je t'assure que non !

— Eh bien, c'est ma paresse qui est cause de l'ordre que tu vois ici.

— Comment ?

— Je n'aime pas à chercher ; aussi, pour m'épargner ce petit désagrément, ai-je grand soin d'assigner une place à chaque objet dont je me sers, et de ne jamais oublier de l'y remettre, en prévision du besoin que je puis avoir de le retrouver une autre fois.

— Voilà pourtant comme d'un défaut découle une qualité précieuse, fit-elle en riant.

— Hélas ! notre nature est un tel mélange de bien et de mal, que mal et bien s'y enchevêtrent fraternellement en toutes choses.

L'arrivée des deux amies que nous attendions vint couper court à ces réflexions quasi philosophiques.

— Je n'en puis plus, dit Lucie en se laissant tomber sur un de mes petits fauteuils ronds ; j'ai planté, bêche, semé toute la journée, et si ce n'avait été le désir de vous voir, je crois bien que je serais au lit à l'heure qu'il est.

— Couchée... à huit heures !... comme les poules ?...

— Les poules ont une très-bonne habitude, Jeanne. Elles dorment tôt et se lèvent tôt : on fait ainsi bien plus d'ouvrage, et nous aurions, je crois, grand profit à les imiter. J'ai toujours retenu pour la justesse que j'y trouve, un exemple d'écriture que l'on me faisait copier quand j'étais petite fille : « Se coucher de bonne heure et se lever matin, disait cet exemple, sont les deux meilleurs moyens de conserver sa santé, son intelligence, sa fortune, ses amis... »

— Ses amis, je proteste ! car, si pour le plaisir de dormir un peu plus tôt, vous nous aviez privée ce soir de votre visite, je vous assure, Lucie, que je me serais brouillée avec vous.

— Permettez-moi de n'en pas croire un mot, Jeanne.

— Mais si... mais si !... Eh bien au fait, non !... je vous l'aurais pardonné de tout cœur... Ne pardonne-t-on pas toujours aux gens qu'on affectionne, quelque peine qu'ils puissent vous causer ?... cela ne m'empêche pas d'être un peu jalouse de ces vilaines fleurs que vous nous préférez presque...

— Fi ! mademoiselle ! que c'est laid, ce sentiment-là ! Comme si on aimait ses fleurs comme on aime ses amies ?

— N'est-ce pas déjà trop d'aimer les unes avec le même mot que les autres ?

— Ah ! dès que vous jouez sur les expressions !... prenez-vous-en à la pauvreté de notre langue française et non à moi !

— Veux-tu bien ne pas attaquer notre belle langue, Lucie, interrompit Marie prise d'un subit élan de patriotisme. C'est la reine des langues moder-

nes, et la preuve c'est qu'on la parle chez tous les peuples civilisés. Vous verrez, mesdemoiselles, que dans un temps donné — et peu éloigné, j'en suis sûre ! — la langue française deviendra la langue universelle, la langue de toutes les nations !

— Il faudra pour cela qu'elle commence par se débarrasser de cet affreux argot qui la dénature et qui tend à s'introduire dans toutes les classes de la société, même dans la nôtre, riposta vivement Lucie. Croiriez-vous, par exemple, mes amies, que ma sœur Marie, ici présente, me disait très-sérieusement, pas plus tard qu'hier, en parlant de certain chapeau rose et noir qu'elle avait remarqué dans une vitrine : « Oh ! vois-tu, il avait un *chic* !... »

— C'est en effet un peu... Benoît, répondis-je. Elles se mirent toutes à rire.

— Bon ! s'écria Marie triomphante, en voilà un autre ! Tu vois, Lucie, que je ne suis pas seule à dire de ces choses-là, puisque Jeanne elle-même...

— Hélas ! mesdemoiselles, répondis-je humblement, ceci vous montre combien nous devons nous mettre en garde contre ces expressions nouvelles, si fort à l'ordre du jour. Nous les attrapons au vol, nous en rions, nous les répétons pour nous amuser parce qu'elles nous semblent originales, et puis, un beau jour, sans y penser, nous en émaillons nos discours, au grand ébahissement — pour ne pas mieux dire ! — de ceux qui nous écoutent.

— C'est que cela peut faire fort mal juger les jeunes filles les mieux élevées, dit Lucie.

— Très-certainement, affirmai-je.

— Allons, reprit Marie, pour être de votre avis, je promets de ne plus dire un seul mot sans regarder auparavant dans mon dictionnaire...

— Toujours de l'exagération, Marie ! Le meilleur moyen de l'exprimer correctement et avec sécurité, c'est de modeler ton langage sur celui des personnes de bon ton et de bon goût que tu peux rencontrer dans le monde. Cette étude, faite avec discernement, t'en apprendra beaucoup plus long, crois-le bien, que le dictionnaire le plus en renom et le plus volumineux.

— Vous parlez, vous aussi, mieux qu'un dictionnaire, Lucie, interrompit galement Thérèse ; seulement, comme je souhaiterais créer cet été, à l'instar de feu Sémiramis, un jardin aérien sur le balcon de notre nouvelle demeure, vous me feriez bien plaisir en me disant s'il ne serait pas temps de commencer dès à présent cette œuvre gigantesque.

— Grand temps, en vérité ! Le mois de mars est le mois de la prévoyance en fait de jardinage, celui où l'on met tout en train pour le reste de l'année. Si vous possédiez un vrai jardin et non une terrasse touchant les nuages, je vous dirais : Hâtez-vous de faire labourer vos plates-bandes ; mettez-y du terreau, semez vos allées, renouvelez ou nettoyez vos pelouses ; plantez les arbres et les arbustes dont vous voulez embellir votre propriété, pour la saison prochaine, et taillez courts les lilas, seringat, etc., transplantés la saison précédente ; placez à exposition convenable les plantes qui doivent bientôt fleurir : les griffes d'anémones et de renoncules, par exemple ; couvrez vos jacinthes et vos tulipes cachées pendant l'hiver par de la paille sèche, pour les préserver du froid ; faites tailler les arbrisseaux qui servent de limite à vos



massifs et qui ont maladroitement étendu leurs rameaux au dehors ; redessinez vos bordures de gazon et renouvez celles qui sont composées d'œillets nains... Je vous dirais encore...

— Ne me dites plus rien, Lucie ; car la pensée de tout ce que vous me diriez me fait ressentir plus vivement encore l'ennui de n'avoir à orner qu'un étroit balcon tournant autour de certaine maison carrée que vous connaissez, et possédant, par conséquent, des fenêtres à toutes les expositions. Ce sont ces diverses fenêtres que je voudrais préserver des regards indiscrets des voisins et des voisines, tout en les embellissant de mon mieux... mais je suis une ignorante, je ne sais pas l'A B C du jardinage, et je viens vous demander le moyen d'arriver au résultat que je rêve, tout en ne dépensant pas beaucoup d'argent.

— Votre confiance me flatte et m'honore, Thérèse, répondit Lucie d'un ton tout à fait à la hauteur de la circonstance. Je vais de mon mieux vous indiquer ce qu'il serait bon et utile de faire pour parer votre petit domaine et en même temps détourner la curiosité de ces indiscrets voisins. Pour commencer, à votre place, j'attacherais dès demain devant chacune de mes fenêtres, ou mieux encore, tout le long de mon balcon, un treillage en bois blanc ou en bois peint, semblable à ceux que nous regardions dernièrement ensemble à ce grand bazar du boulevard Bonne-Nouvelle, appelé *la Ménagère*. En bois blanc et brut, ce treillage est peu coûteux, et l'on a toujours la ressource de le peindre soi-même, si, une fois posé, on ne le trouve pas assez élégant. La peinture, dans tous les cas, empêcherait le bois de pourrir aussi vite. Vous ferez courir du lierre contre les parois du treillage placé au nord. D'autres plantes n'y pousseraient pas. La fenêtre à l'est, aura pour façade, en été, une draperie de volubilis, de haricots blancs et rouges, de cobéas, de capucines dont les fleurs réjouiront vos yeux pendant toute la belle saison. Si vous êtes propriétaire de quelque caisse de lilas comme on en voit chez les fleuristes, c'est aussi près de la fenêtre de l'est qu'il vous faudra la placer. Tapissez de rosiers du Bengale, du roi et de la Chine la balustrade qui s'étend à l'ouest ; enfin, mettez des glycines, du jasmin blanc et du jasmin de Virginie (bignone) à la fenêtre du sud, et vous aurez le plus gracieux, le plus fleuri, le plus parfumé des balcons.

— Dites-moi, Lucie, dans quoi planterai-je toutes ces belles choses ?

— Dans des caisses étroites ou des pots de terre, assez petits pour ne pas empêcher les volets de vos fenêtres de s'ouvrir et de se fermer, et cependant assez grands pour que les fleurs que vous y aurez mises y trouvent une nourriture suffisante.

— Est-ce que je ne pourrai faire pousser que des plantes grimpantes sur notre balcon ?

— Vous y placerez toutes les fleurs que vous voudrez : des saxifrages, des digitales, des hépatiques, des némophiles, du muguet, de la pervenche, des violettes, au nord — des giroflées, des juliennes, des véroniques, des chrysanthèmes, des renoncules, des pensées, du réséda, quelques géraniums communs, à l'est. — Des reines marguerites, des balsamines, des zinnias, des coréopsis, des phlox,

des œillets de poète à l'ouest. Au sud enfin, des cactus, des pétunias, des pélargoniums, des myrtes, des grenadiers, des orangers et des lauriers roses.

— Oh ! Lucie, ma bonne Lucie, que je vous remercie de ces précieux renseignements, et combien mon père et ma chère petite sœur seront heureux sur cette ravissante terrasse.

— Un dernier conseil, Thérèse : tâchez de ne pas encombrer le peu d'espace dont vous pourrez disposer de caisses et de pots inutiles ; cela intercepte le passage et est entraîné constamment par nos vilaines jupes ; ménégez surtout, au milieu de vos treillages et de vos fleurs, des échappées qui vous permettront d'apercevoir, en travaillant ou en lisant, les jolis points de vue qui compensent si largement chez vous l'ennui d'habiter très-haut.

— Mesdemoiselles, ma mère nous fait dire que l'on s'ennuie de ne pas nous avoir vues encore au salon.

Thérèse serra une dernière fois la main de Lucie avec reconnaissance, et toute la bande joyeuse s'élança à sa suite vers l'appartement où cette bonne mère nous attendait pour prendre le thé, en compagnie de quelques vieux amis qui nous firent fête.

JEANNE.

## MODES

Je sais que beaucoup de nos amies comptent se dédommager, dans la semaine de Pâques, de la brièveté du carnaval, aussi avons-nous fait figurer encore une toilette de bal sur notre gravure de ce mois ; cette toilette de jeune femme pourra être modifiée pour jeune fille, en faisant les ruches beaucoup plus étroites, la garniture bouillonnée moins haute et parsemée de très-petits choux de la grosseur d'une rose pompon. Le corselet sera beaucoup plus bas, et la manche en gaze ou tarlatane bouillonnée sera ornée de trois choux formant une seule touffe sur l'épaule ; cette robe serait fort jolie avec les ornements en tarlatane ou crêpe bleu, rose, mauve ou vert. La toilette peut être exécutée en tarlatane.

Je croyais que la mode avait épuisé cet hiver toutes les excentricités possibles, et cependant voici encore un chapeau, si l'on peut nommer ainsi cette nouvelle coiffure, qui heureusement ne me semble pas appelée à un grand succès ; imagine-toi un diminutif des chapeaux siamois, dont quelques modèles en paille ont paru cet été : ce rond, de la largeur d'une assiette de dessert, est fait en ruban froncé ; au milieu, formant un peu la pointe, on place un camée ou une agrafe en métal d'où partent des chaînes ou cordes en même métal ; ce rond est garni d'une blonde ou d'une guipure, puis, de chaque côté est placée une large bride, bordée, le long des joues, d'une guipure ou blondet très-basse, ou recouverte d'une barbe en tulle illusion, ou simplement les brides repliées. Voilà tout ce dont se compose ce nouveau modèle ; qui sait si bientôt on ne se contentera pas d'une paire de brides que l'on placera sur sa tête en guise de chapeau ?

Je m'empresse de te communiquer les renseignements que tu me demandes pour vos réunions de travail sérieuses chaque mercredi, en vous félicitant de cette heureuse idée. Les jupes, comme je te l'ai dit déjà, sont toujours taillées en *pointes* ; pour les



robes de ville, la traine doit être simplement indiquée; une *queue* véritable serait fort incommode dans les rues et les promenades. Il faut donc qu'une robe ordinaire, portant de 95 centimètres à 1 mètre 5 centimètres devant, ait de 1 mètre 30 centimètres à 1 mètre 60 centimètres derrière; on l'allonge graduellement; quant à l'ampleur on les fait presque plates du haut, 1 mètre 70 centimètres à 1 mètre 90 centimètres, et très-amples dans le bas, 5 mètres à 5 mètres 50 centimètres; pour monter la jupe on fait un large pli devant, un semblable double derrière, et le reste de l'étoffe, sur les côtés, est employé pour faire un pli à chaque couture, de manière à l'enfermer. Il faut égaliser le bas avec les ciseaux, lorsque les coutures sont faites, afin d'*abattre* le bout des pointes. Le faux ourlet n'est pas aussi difficile à poser que tu le crois : lorsque tu as réuni à la robe la bande de 25 à 40 centimètres, tu plies ton ourlet et tu bâtis, en posant ta robe sur une table, le bas de l'ourlet, puis le haut à une distance de 4 centimètres de la partie qui doit être repliée, en faisant une pince, aux endroits où ton ourlet te paraîtrait devoir froncer; cette pince n'est pas cousue mais simplement pliée; ton ourlet ainsi préparé tu le feras très-facilement. Tu as eu raison, ma bonne amie, de compter sur moi : je te promets de temps en temps quelques détails qui faciliteront vos travaux et je tâcherai de lever tous les obstacles que vous rencontrerez.

Il est, en effet, bien embarrassant de deviner si nous devons décidément compter sur le printemps, ou si nous devons nous défier de quelque caprice du soleil et craindre, non pas le retour, mais l'arrivée de la gelée; aussi agissons prudemment et si la température nous permet de nous découvrir, ne nous pressons pas de prendre les étoffes de nuances claires; les robes en taffetas et foulard, à rayure noire et blanche — les robes pointillées ou chinées, — la neigeuse en étoffe de fantaisie, *velours blindé* ou tel nom qu'il te plaira de lui donner, — les noms d'étoffes et de vêtements sont une chose tout à fait arbitraire aujourd'hui. Ces robes sont charmantes pour demi-saison, et ne feront pas disparate si un froid tardif nous force à reprendre les robes d'hiver. Je ne suppose pas que le paletot pareil à la robe soit abandonné de sitôt; en tout cas, tu peux être certaine que ton charmant costume gris, blanc et noir chiné sera encore de très-bon goût ce printemps.

La modification la plus importante en lingerie est la forme des cols; le col Richelieu ou Shakspeare est presque exclusivement adopté; c'est la forme à pointes dont nous avons donné plusieurs patrons, sur nos planches de broderie et que je t'envoie aujourd'hui imprimée sur étoffe. Ces pointes ont une dimension plus ou moins grande, cependant je préfère les plus petites. La guipure Cluny est employée dans toutes les parties de la lingerie, soit comme garniture, soit comme appliques, formant jours ou entre-deux; on fait toujours beaucoup de corsages blancs, suivant la destination : en nansouk, mousseline, organdi, tulle ou gaze; puis de charmants fichus pour être portés avec robes décolletées et de fort jolies bretelles formant corsage à ceinture avec pans. Je te conseille même en ce genre d'adopter un modèle qui serait fort bien, pour toilette de concert, avec ta robe de foulard blanc à rayure bleue :

c'est un plastron en tulle bouillonné; un petit ruban bleu gaufré sépare chaque bouillonné; le haut est terminé par un biais recouvert du même ruban, et garni d'une petite blonde; le dos est semblable au devant, les bretelles sont formées par un biais, recouvert d'un volant tuyauté en ruban n° 5, garni à l'intérieur d'une blonde basse et à l'extérieur d'une plus large; un double rang forme jockey à l'épaule. Le tout est monté sur une ceinture à pans, le plastron est formé par cinq bouillonnés, on peut cependant en faire trois seulement, et les séparer par des barrettes recouvertes comme les bretelles d'un volant tuyauté.

Tu me parais très-indécise sur le choix de ta toilette pour vos visites aux femmes de vos nouveaux fonctionnaires; tu seras beaucoup mieux, je t'assure, avec ton pardessus en velours noir et ta robe en taffetas noir avec semé bleu, qu'avec une robe claire; les nuances claires, à la ville, ne peuvent être admises qu'en été et tu serais certainement moins habillée, bien que ta robe soit fort jolie; quant au chapeau, ta capote en crêpe lisse blanc ornée de boutons de roses complètera parfaitement ta toilette, si tu fais tes visites en voiture; mais si tu les fais à pied, il faudra de préférence mettre ton chapeau en velours royal bleu que tu peux porter encore pendant tout ce mois. Puisque ta cousine doit vous accompagner, je t'engage à mettre sa robe en moire antique grise, son paletot de velours orné de dentelle, et son chapeau en velours royal vert, avec plumes et dessous en velours noir, ou sa capote en tulle rose si tu mets ton chapeau blanc.

Il m'est impossible, ma chère, de te rien répondre de positif, quant à la crinoline : les bruits les plus contradictoires circulent sur le compte de cette souveraine qui ne veut pas se laisser renverser; peut-être est-elle condamnée à disparaître subitement? mais, encore une fois, je ne puis rien affirmer; et si quelques personnes l'ont déjà abandonnée, nous ne pouvons nous prévaloir de leur exemple; les robes étant plates du haut, la sous-jupe en acier a naturellement été diminuée, mais la dimension des cercles du bas a été peu modifiée, quoi que l'on puisse dire. — Consulte les gravures des premières années de ce siècle, et tu verras que nous n'avons pas adopté complètement les modes de cette époque; les tailles sont plus courtes qu'il y a quelques années, mais elles sont relativement longues; les robes sont étroites du haut, mais la longueur et l'ampleur du bas leur donnent un tout autre cachet que celui du premier empire.

Ne te désole pas tant de l'accident arrivé à ta robe de taffetas rose; certainement c'est un *malheur*, mais qui ne te forcera pas à te faire encore une robe en soie noire unie; on a trouvé le moyen, par un procédé ingénieux, de teindre le taffetas en noir et d'imprimer des rayures, carreaux ou semés, de toutes les nuances. Cependant le blanc et le souci sont les deux couleurs qui réussissent le mieux, et j'ai vu, je t'assure, des robes charmantes teintes ainsi; les rayures blanches sur fond noir sont très à la mode en ce moment; je t'engage donc à transformer ainsi ton *infortunée* toilette rose.

Décidément, ma chère amie, tu te proposes de rendre ta filleule coquette et frivole, car, tout en me demandant des descriptions de toilettes de bal et de soirées



pour toi et nos amies, tu me pries de ne pas oublier la charmante petite poupée pour laquelle tu travailles sans cesse.

Le blanc est toujours de mise pour les babies au-dessous de trois ans dans toutes les saisons; ainsi tu peux lui broder la charmante petite robe avec le paletot pareil que je t'ai envoyé en novembre, ou bien encore, celle de la planche de ce mois, qui est d'une forme différente, quoique décolletée aussi. Je sais que tu n'aimes pas beaucoup ces robes, mais tu conviendras pourtant qu'elles habillent très-bien les enfants, même lorsqu'elles grandissent. D'ailleurs, il est très-facile de leur mettre sous la guimpe un petit tricot qui remplace le corsage montant. Cependant je ne veux pas te condamner, pour cette chère enfant, aux corsages décolletés, et je t'engagerai à lui faire une robe de forme princesse; elle peut être à volants, montante ou décolletée; jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans les petites filles et les petits garçons portent indifféremment toutes ces petites robes à ceinture avec corsage décolleté, mais la robe princesse se fait généralement pour petite fille, et la blouse russe pour petit garçon; cette dernière peut se faire montante et à manches longues; elle est boutonnée sur le côté et ornée d'une bande formant baudrier. Les pelisses en cachemire ouatées et les petits paletots en molleton sont les vêtements les plus commodes.

Quant à mademoiselle Julia, qui est une grande personne de six ans, s'occupant déjà un peu trop de sa toilette, je lui réserve la surprise d'une petite robe en foulard fond blanc à petites rayures rouge cerise. La jupe est ornée, dans le bas, d'un petit effilé *tom-pouce* en soie cerise, formant des petits crêneaux; à chaque angle des crêneaux, est posé un bouton en nacre. Le corselet est très-bas, avec de très-petites basques découpées à crêneaux et garni de même que la jupe; le devant est ouvert et lacé avec une petite ganse cerise. La chemisette est en mousseline ornée de pattes en guipure cluny posées sur transparent; elle est décolletée en carré. Tu vois que je n'ai pas oublié la réunion de la mi-carême à laquelle tu dois conduire cette charmante enfant.

Parlons maintenant de choses plus sérieuses. Pour toilette de ville, toujours, les corselets ou les corsages décolletés ornés d'une petite berthe très-courte. On peut ajouter la petite veste espagnole en velours, drap ou cachemire. Les chapeaux des enfants varient beaucoup de formes : on fait des toques, des demi-melons à très-petits bords, des casquettes, des tricornes, et j'ajouterai aussi une coiffure que j'ai vue une seule fois, et qui, je l'espère bien, ne sera pas

adoptée : c'est le bonnet de police ! je te vois d'ici ouvrir de grands yeux à ce mot de *bonnet de police*. Oui, ma chère amie, il était absolument de la forme de ceux que portent les militaires en petite tenue ! où s'arrêteraient les excentricités ?

Les étoffes en laine que portent les enfants sont les mêmes que les nôtres : la popeline, le lindsay, le drap mexicain, le knickerbrocker, etc. ; le foulard, le tafetas et le velours sont réservés pour les toilettes habillées.

Les pardessus se font toujours à manches, quelquefois avec capuchon; les gros molletons rayés se portent très-avant dans la saison, de même que les basquines en velours, qui font de fort jolis vêtements pour les enfants; au printemps on les remplace par les confections en drap léger ou drap de Lyon garnies de petites passementeries et de guipures noires ou blanches.

Pour les petits garçons je n'ai aucun changement notable à te signaler; ils quittent la robe de baby pour la petite jupe plissée avec la veste en drap ou en velours; plus tard le costume complet en drap foncé ou velours noir, le pantalon droit descendant un peu plus bas que le genou ou le pantalon bouffant s'arrêtant également au-dessous du genou; le gilet droit et la veste boutonnée au cou ou avec revers. On fait aussi quelques costumes de fantaisie tels que la blouse russe ou la petite jaquette courte que représente notre gravure de ce mois; la petite botte est de rigueur avec le pantalon court. Lorsque l'enfant grandit les costumes de fantaisie ne sont plus admis et le pantalon doit descendre jusque sur le pied. Le chapeau adopté pour tous les âges est le demi-melon noir ou gris, orné d'une corde avec glands de chêne.

Réjouis-toi, ma chère amie, car j'ai enfin trouvé moyen de t'envoyer le patron de robe Impératrice que tu me demandes depuis si longtemps et que nos planches jaunes ne pouvaient recevoir; je travaille en ce moment à te le réduire au dixième, et d'après les explications que tu trouveras dans notre petit manuel, il te sera facile de le reproduire en grandeur naturelle; je t'engage d'ici au mois prochain à te procurer quelques numéros du *Grand Journal*, qui te seront fort utiles pour relever ce patron; si tu n'as pas encore essayé nos patrons réduits au dixième, tu verras qu'ils ne sont pas si effrayants qu'ils le paraissent et tu te souviendras surtout que :

Sans un peu de travail il n'est point de plaisir.

Pour moi, j'ai le plaisir de te prouver que tu n'es pas oubliée de ton amie,

GABRIELLE.

## EXPLICATIONS

### Planche III

**COTÉ DES BRODERIES.** — 1 à 4, Robe d'enfant — 5 et 6, Parure — 7 et 8, Garnitures — 9, Mouchoir — 10, J. D. — 11, *Marguerita* — 12, N. D. enlacés — 13, *Françoise* — 14, H. D. enlacés — 15, *Clotilde* — 16, *Joséphine* — 17, V. G. pour taie d'oreiller — 18, Garniture — 19 et 20, Parure — 21, *Henriette* — 22, L. C. enlacés — 23, *Mathilde* — 24, P. G. enlacés — 25, M. H. — 26, Garniture — 27, H. G.



**COTÉ DES PATRONS.** — 1 à 8, Corsage montant à basque — 9 à 11, Capeline de baby — 12 à 14, Jardinière-cornet — 15 et 16, Pelote en crochet d'Irlande — 17 et 18, Écran en filet guipure.

### COTÉ DES BRODERIES

1 à 4, Dessin pour robe de petite fille; plumetis et feston.

- 1, Berthe, devant.
- 2, Berthe, dos.
- 3, Manche.
- 4, Entredeux pour le bas de la jupe.

Cette petite robe peut être faite en nansouk ou mousseline, ou en piqué avec les entredeux brodés sur nansouk. Le premier entredeux de la jupe est posé au-dessus de l'ourlet, puis séparé du deuxième entredeux par quatre ou cinq plis de deux millimètres; le deuxième entredeux est surmonté de la répétition des plis; la berthe est fixée sur un corsage plat décollé en carré. En suivant les contours de la berthe, on peut faire la garniture sur l'étoffe même comme dans le tracé des n° 1, 2 et 3, ou faire le même dessin sur une petite garniture rapportée et froncée.

5 et 6, PARURE, plumetis, feston, point de sable, cordonnet et jours.

7 et 8, GARNITURE, plumetis et feston.

9, Mouchoir avec ourlet à jours, plumetis, cordonnet, point de sable et jours.

10, J. D., point à la minute.

11, Marguerite, point de poste et point à la minute.

12, N. D. enlacés, plumetis.

13, Françoise, plumetis.

14, H. D. enlacés, plumetis.

15, Clotilde, plumetis et cordonnet.

16, Joséphine, plumetis et cordonnet.

17, V. G., pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et pois.

18, GARNITURE, plumetis, pois ombrés et feston.

19 et 20, PARURE, feston.

21, Henriette, plumetis et cordonnet.

22, L. C. enlacés, plumetis et cordonnet.

23, Mathilde, plumetis, cordonnet et pois.

24, P. G. enlacés, plumetis.

25, M. H., point de poste et point à la minute.

26, GARNITURE, plumetis et feston.

27, H. G., plumetis et cordonnet.

### COTÉ DES PATRONS

1 à 8, CORSAGE A BASQUE de la gravure de ce mois.

- 1, Devant.
- 2, Moitié du dos.
- 3, Petit côté du devant.
- 4, Petit côté du dos.
- 5, Dessous de bras.
- 6, Manche, dessus.
- 7, Manche, dessous.
- 8, Croquis.

Toutes les coutures du corsage sont arrêtées à la ceinture aux lettres de raccord; les basques sont bordées d'un passe-poil sur lequel on pose la garniture.

9 à 11, CAPELINE de baby.

9, Bavolet.

10, Fond.

11, Croquis.

Elle se fait en cachemire blanc soutaché en bleu; le fond est plissé sur le bavolet de manière à réunir les lettres de raccord; le devant, qui est bordé d'une corde en soie bleue, est plissé légèrement de chaque côté. La capeline est doublée de soie et garnie d'un ruban tuyauté; la ganse tourne sur la couture du bavolet et tout autour de la capeline, et forme deux nœuds avec glands.

12 à 14, JARDINIÈRE-CORNET.

12, Patron.

13, Détail du dessin formant le tiers du cornet.

14, Croquis.

Il se fait en satin blanc avec appliques. Toutes les appliques sont entourées d'un gros fil d'or; on pose aussi un fil d'or au milieu, puis on fait les points lancés de l'intérieur en gros cordonnet, noir sur les appliques ponceau, et ponceau sur les appliques bleues et les vertes; la feuille est terminée par un point noué. Toute la feuille formée par les appliques est bordée de points lancés en dehors, ceux indiqués sur le croquis n° 13 sont en cordonnet violet, on fait un autre point dans l'intervalle de chaque point, un point en cordonnet ponceau, un point en cordonnet mais; ces points de différentes couleurs doivent être aussi rapprochés qu'à une broderie en plumetis; en haut, le bord est fait en soutache algérienne, une bleue et rouge, séparée par des points noués en cordonnet mais; les points lancés de l'extérieur sont aussi en cordonnet mais.

Les trois petites branches qui sortent de la feuille sont faites par un fil d'or formant le milieu, et les points lancés en cordonnet ponceau; elles sont terminées par trois points noués en soie ponceau et trois points lancés; le point du milieu est ponceau, ceux placés de chaque côté à chacune des branches sont en cordonnet vert.

La petite applique du haut est orange, entourée d'un fil d'or; au milieu on met une autre petite applique bleue entourée d'une petite soutache algérienne noire; sur l'applique bleue on fait deux points noués en cordonnet blanc, et sur l'applique orange on fait les points noués en cordonnet violet.

Les broderies sont répétées sur les trois parties qui forment le cornet, on pose une soutache d'or pour séparer chacune des parties.

On taille un carton mince sur le patron n° 12, en ajoutant à peu près un centimètre pour coller le cornet, puis on pose le satin dessus, on borde le satin et le carton en haut avec un large lacet en or, et l'on garnit le haut d'une ruche tuyauté en lacet de soie ponceau. On place trois petits glands pour orner la monture. Le prix des fournitures est de 10 francs, et la monture dorée avec le cornet intérieur est de 12 francs.



15 et 16, DESSUS DE PELOTE en crochet d'Irlande :  
fil d'Irlande C. B. n° 150.

15, Détail du travail.

16, Pelote montée.

Cette pelote se fait par petits carrés, avec trèfles en relief, réunis entre eux par des intervalles en crochet à *picot*; chaque rang de carrés avec intervalles est fait sans casser le fil. Pour donner la forme ronde à la pelote, il faut commencer par trois triangles sans relief.

#### TRIANGLE.

Montez une chaîne de 10 mailles : les carrés et triangles sont faits en demi-bridés, en retournant son ouvrage à chaque rang. On sait qu'au commencement du rang la première demi-bride est remplacée par 2 mailles-chainettes.

1<sup>er</sup> RANG. — 10 demi-bridés.

2<sup>e</sup> RANG. — 9 demi-bridés. Laissez la dernière maille sans la prendre, ainsi qu'à tous les rangs où vous faites une maille de moins qu'au rang précédent.

3<sup>e</sup> RANG. — 9 demi-bridés.

4<sup>e</sup> RANG. — 8 demi-bridés.

5<sup>e</sup> RANG. — 7 demi-bridés.

6<sup>e</sup> RANG. — 6 demi-bridés.

7<sup>e</sup> RANG. — 5 demi-bridés.

8<sup>e</sup> RANG. — 4 demi-bridés.

9<sup>e</sup> RANG. — 3 demi-bridés.

10<sup>e</sup> RANG. — 2 demi-bridés — 1 *picot*. Vous faites les *picots* par 4 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la première maille-chainette. Nous ne répéterons donc plus cette explication à chaque *picot*. 5 mailles-chainettes — 1 *picot* — 5 mailles-chainettes.

Faites de nouveau une chaîne de 10 mailles, et commencez un second triangle en suivant l'explication du premier, puis un troisième, toujours en vous guidant sur la même explication.

#### CARRÉ (1).

Faites un *picot* à la suite duquel vous faites une chaîne de 15 mailles terminée par 1 *picot*.

1<sup>er</sup> RANG. — 15 demi-bridés.

2<sup>e</sup> RANG. — 15 demi-bridés.

3<sup>e</sup> RANG. — 15 demi-bridés.

4<sup>e</sup> RANG. — 15 demi-bridés.

5<sup>e</sup> RANG. — 7 demi-bridés — 3 fois : (5 mailles-chainettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la dernière des 7 demi-bridés et la maille suivante du rang inférieur ensemble; la maille passée est donc faite les trois fois en piquant le crochet dans les deux mêmes mailles) — entourez chacun des trois anneaux, formés par 5 mailles-chainettes, de 10 demi-bridés prises dans le jour, et 1 maille passée prise dans celles séparant chaque branche du trèfle — terminez le rang par 7 mailles-chainettes.

6<sup>e</sup> RANG. — 15 demi-bridés — 1 maille passée à la pointe de la quatrième branche de l'intervalle.

Les intervalles ou carrés dans lesquels on fait la

maille passée servant à réunir deux parties est toujours à droite.

7<sup>e</sup> RANG. — 15 demi-bridés.

8<sup>e</sup> RANG. — 15 demi-bridés.

9<sup>e</sup> RANG. — 15 demi-bridés.

10<sup>e</sup> RANG. — 1 maille-chainette — 1 *picot* — 1 maille-chainette — 1 maille passée à l'angle du carré ou triangle à droite, auquel il doit être réuni — 1 maille-chainette — 1 *picot* — 1 maille-chainette — 8 demi-bridés || — 2 fois : (1 maille-chainette — 1 *picot*) — 7 mailles-chainettes — 2 fois : (1 *picot* — 1 maille-chainette) — 1 maille passée sur le milieu du côté d'un carré à droite ou à la pointe d'un triangle — 2 fois : (1 maille-chainette — 1 *picot*) — 2 mailles-chainettes — 1 maille passée pour fermer la branche dans la sixième des 7 mailles-chainettes séparant les deux branches — 4 mailles-chainettes — 2 fois : (1 *picot* — 1 maille-chainette) — 1 maille passée au milieu du premier rang du carré ou à l'angle du triangle au-dessus duquel vous aurez réuni la 2<sup>e</sup> branche — 2 fois : (1 maille-chainette — 1 *picot*) — 2 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la deuxième des 4 mailles-chainettes séparant la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> branche — 4 mailles-chainettes — 2 fois : (1 *picot* — 1 maille-chainette) (1) — 2 mailles-chainettes — 1 *picot* — 1 maille-chainette — 1 *picot* — 2 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 2<sup>e</sup> des 4 mailles-chainettes séparant la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> branche — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans la 3<sup>e</sup> des 7 mailles séparant la première et la deuxième branche — terminez la première branche par 2 mailles-chainettes — 2 fois : (1 *picot* — 1 maille-chainette) — 1 maille passée dans la huitième demi-bride du commencement du rang. ||

Le travail compris entre les deux signes || est le détail d'un intervalle. Il faudra donc consulter cette explication pour exécuter ce que nous ne désignerons plus que par le mot *intervalle* dans la disposition de la pelote — terminez le rang par 7 demi-bridés — 1 *picot*.

Ce travail, un peu minutieux et long à exécuter, est excessivement joli, il doit être fait avec beaucoup de soin, afin que le travail soit très-uni; nous engageons celles de nos lectrices qui l'entreprendront, à essayer avec du coton plus gros, afin de se familiariser avec le dessin, en se guidant sur le croquis n° 15.

Ayant donné le détail des triangles, carrés et intervalles, nous allons indiquer la disposition de chaque rang.

#### DISPOSITION DES RANGS DE CARRÉS ET TRIANGLES.

1<sup>er</sup> RANG. — 3 triangles.

2<sup>e</sup> RANG. — 3 fois : (1 carré — la deuxième branche de l'intervalle reste libre au sommet pour être reprise dans la chaîne de la dentelle — la troisième branche est réunie à l'angle de droite de la chaîne du premier triangle). Il est bien entendu que l'on fixe successivement les trois intervalles, des trois carrés aux trois triangles. — 1 carré avec

(1) Le carré dont nous donnons l'explication, est le travail pour les carrés intérieurs rattachés de tous côtés aux intervalles et aux autres carrés ou triangles. Nous désignerons particulièrement ceux auxquels il faudra faire un petit changement.

(1) La quatrième branche reste toujours libre, pour être reprise par une maille passée au carré suivant, comme il est indiqué au 6<sup>e</sup> rang de l'explication des carrés.



intervalle dont la maille passée du sommet de la deuxième branche est prise dans la troisième des 5 mailles-chainettes séparant le sommet du troisième triangle du picot — la troisième branche est fixée à la cinquième maille-chainette après le picot terminant le rang de triangles — 1 carré dont l'intervalle est remplacé par un seul picot.

3<sup>e</sup> RANG. — 1 carré avec intervalle dont la 2<sup>e</sup> branche reste libre pour être reprise dans la chaîne de la dentelle — 4 fois : (1 carré avec intervalle) — 1 carré avec intervalle dont la troisième branche reste libre pour être reprise dans la chaîne de la dentelle — 1 carré dont l'intervalle est remplacé par un seul picot.

Avant de commencer le 4<sup>e</sup> rang, vous faites trois triangles qui servent de base aux 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> rangs.

4<sup>e</sup> RANG. Pour commencer le premier carré de ce rang, vous fixez le fil à l'angle de droite de la chaîne du 3<sup>e</sup> triangle. En terminant le 6<sup>e</sup> rang, vous faites un premier intervalle à ce carré qui en aura ainsi un sur le côté, et celui au 10<sup>e</sup> rang comme les autres carrés; la deuxième branche de cet intervalle sera fixée par une maille passée à la deuxième maille-chainette après le triangle — et la troisième branche 3 mailles plus loin — la quatrième branche est fixée dans la huitième maille de la chaîne du premier carré du rang précédent — 6 fois (1 carré avec intervalle); au dernier intervalle, la troisième branche reste libre pour être reprise dans la chaîne de la dentelle — 1 triangle. La dernière maille de la chaîne est réunie par une maille passée à la quatrième branche du dernier intervalle.

5<sup>e</sup> RANG. — Comme le 4<sup>e</sup> rang. La deuxième branche de l'intervalle supplémentaire de ce rang est réunie au sommet du triangle, et la troisième branche à l'angle de droite du triangle formant la base du rang précédent.

6<sup>e</sup> RANG. — Comme le 5<sup>e</sup> rang.

7<sup>e</sup> RANG. — 1 carré avec deux intervalles. Le premier se fait comme aux autres rangs, en finissant le 6<sup>e</sup> rang — la deuxième branche reste libre pour être reprise dans la chaîne de la dentelle — la troisième branche est fixée à l'angle de droite de la base du triangle — la quatrième branche est fixée dans la 8<sup>e</sup> maille de la chaîne du carré — 6 fois : (1 carré avec intervalle); au dernier intervalle vous fixez la troisième branche au sommet du dernier triangle.

8<sup>e</sup> RANG. — 1 carré avec deux intervalles. Comme au rang précédent, la deuxième branche reste libre, la troisième est fixée au milieu sur le côté du 1<sup>er</sup> carré du rang précédent — 4 fois : (1 carré avec deux intervalles); l'intervalle supplémentaire à chacun de ces carrés est fait sur la chaîne du commencement. — A la 8<sup>e</sup> maille, vous laissez libres les deuxièmes et troisièmes branches, et vous réunissez les quatrièmes au milieu sur le côté du carré précédent.)

9<sup>e</sup> RANG. — 3 triangles. Vous vous dirigez sur le 4<sup>e</sup> rang de triangles, pour réunir ces trois triangles aux carrés et aux intervalles supplémentaires du rang précédent.

#### DENTELLE FRANCE

Faites un rang de mailles-chainettes tout autour

de la pelote en relevant les branches restées libres par des mailles passées, ainsi que les picots des angles des carrés formant le bord de la pelote.

Vous faites + 1 maille passée sur le côté de chacun des 10 rangs des triangles — 1 maille passée également sur chacun des picots et mailles-chainettes séparant les triangles — 2 fois : (7 mailles-chainettes — 1 maille passée pour relever la branche de l'intervalle restée libre — 7 mailles-chainettes — 1 maille passée sur le picot de l'angle du carré — 6 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans la 8<sup>e</sup> maille du carré — 6 mailles-chainettes — 1 maille passée sur le picot de l'angle) — 7 mailles-chainettes — 1 maille passée pour relever la branche restée libre — 7 mailles-chainettes — retournez au signe +.

1<sup>er</sup> RANG. — 64 fois : (7 demi-bridés — 2 demi-bridés prises dans la même maille).

2<sup>e</sup> RANG. — Ce rang forme l'écaille; toutes les mailles sont prises dans le fil du devant de la chaîne, au sommet des demi-bridés du rang précédent. Vous faites 144 fois : (5 demi-bridés dans la même maille — 3 mailles passées).

3<sup>e</sup> RANG. — Pris dans l'autre côté de la chaîne du 1<sup>er</sup> rang + — 8 brides — 2 fois : (1 maille-chainette — 1 picot) — 3 mailles-chainettes — 2 fois : (1 picot — 1 maille-chainette) — 1 maille passée dans la dernière bride — 8 brides — 2 fois : (1 maille-chainette — 1 picot) — 3 mailles-chainettes — 2 fois : (1 picot — 1 maille-chainette) — 1 maille passée dans la dernière bride — 3 brides — 2 brides dans la même maille — 3 brides — 2 fois : (1 maille-chainette — 1 picot) — 3 mailles-chainettes — 2 fois : (1 picot — 1 maille-chainette) — 1 maille passée dans la dernière bride — retournez au signe +.

5<sup>e</sup> RANG. — + 7 mailles-chainettes — 1 maille passée prise dans la 3<sup>e</sup> maille-chainette formant le haut de la branche — retournez au signe +.

6<sup>e</sup> RANG. — Tout en demi-bridés.

7<sup>e</sup> RANG. — Comme le 2<sup>e</sup> rang, en écailles.

8<sup>e</sup> RANG. — + 19 brides — 2 brides dans la même maille — retournez au signe +.

9<sup>e</sup> RANG. — 1 demi-bride — + 2 mailles-chainettes — 1 picot — 7 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 6<sup>e</sup> maille — retournez au signe +.

10<sup>e</sup> RANG. — + 1 demi-bride dans la 3<sup>e</sup> maille-chainette après le picot du rang précédent — 2 mailles-chainettes — 1 picot — 3 mailles-chainettes — 11 fois : (1 maille-chainette — 1 picot) — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans la 3<sup>e</sup> maille-chainette avant les 11 fois — 4 mailles-chainettes — retournez au signe +.

17 et 18, Écran en filet guipure.

17, Carré en filet.

18, Croquis de l'écran.

Taillez un carré de carton fort, de 14 centimètres et demi, couvrez-le dessus et dessous de satin légèrement ouaté, sans être piqué; puis vous poserez sur ce satin le carré en filet, après l'avoir brodé et garni d'une petite guipure.

Pour la broderie du filet, consultez le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles* (page 14).

Le cadre qui forme l'arabesque est en point de toile. Dans les quatre points de l'arabesque, on fait un losange dont le centre est une *roue*, puis on fait



un point *d'esprit* autour ; mais au lieu de revenir en faisant le point de feston, on passe le fil sur les deux fils qui forment le point de feston, puis sous le fil qui se trouve en dessous de ce point et qui le traverse au milieu ; on fait ainsi tout le tour de la roue que l'on encadre d'un point nouveau appelé point de *natte* ; il se fait en jetant un fil d'un angle à l'autre du dessin que l'on veut exécuter ; ici, il traverse deux mailles en biais ; on le fixe à l'angle de la maille, puis on le ramène à l'angle d'où l'on est parti ; on se trouve ainsi deux fils placés l'un à côté de l'autre. Sur ces deux fils on forme une natte en passant l'aiguille en dessous, une fois à droite, une fois à gauche, jusqu'à ce que l'on ait couvert complètement ces deux fils ; on répète ce point sur les trois autres côtés pour former le losange. Vous avez ensuite à broder autour de ce losange quatre petits carrés que vous faites en *point de reprise en angle*. Le point *d'esprit* se fait lorsque toute la broderie est terminée.

La croix du milieu est formée par plusieurs points ; le centre est une petite roue entourée d'une étoile en point de *cône*. Cette étoile est reproduite quatre fois autour de la croix. A chacun des bras de la croix il y a trois carrés en point de toile, puis de chaque côté de ces carrés deux angles que l'on fait en point de feston en angle ; ce point se fait en partant de l'angle et en passant l'aiguille une fois dans le fil de droite, une fois dans celui de gauche de la maille du filet ; lorsque le carré se trouve coupé en biais au milieu, on passe le fil à l'intérieur de la broderie que l'on vient de faire pour continuer un autre point.

On fait ensuite les huit roues qui sont placées aux extrémités des bras de la croix ; on commence par faire une roue, puis on jette un fil autour du centre en passant en dessus et en dessous des fils ; on revient sur ce fil en tournant un fil autour de ce même fil. Dans l'intervalle de chaque rayon de la roue, on ajoute un rayon, on passe le fil dans celui du filet, puis on redescend en tournant le fil deux fois autour de ce nouveau rayon ; on termine cette petite rosace en passant un autre fil dans tous les rayons, sur lequel on revient encore en tournant le fil.

En dehors de l'arabesque, il y a un petit dessin formé par quatre carrés en point de *toile* ; dans l'intervalle on remplit les quatre petits carrés avec un point de *natte* ; ce point se trouve élargi dans le milieu en prenant de chaque côté le fil de la maille de filet. On termine cette broderie en faisant le point *d'esprit* à tous les endroits indiqués, puis on garnit tout le carré d'une petite guipure haute de 2 centimètres.

La monture de cet écran est en bambou ; on l'orne d'une chenille et de glands. Les montures d'écran sont de 6 francs la paire, chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan.

## TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin de M. Roguier, 20, boulevard Sébastopol.

Sac de voyage.

On fait le blanc et les filets jaunes de l'intérieur en soie.

## IMPRESSION SUR ÉTOFFE

Parure en nansouk. Col Shakespeare et manchettes assorties en broderie mexicaine mêlée de broderie russe. (Voir, pour l'explication de cette broderie, nos 8 et 9, côté des patrons de Février.)

Dans chaque petite fleur du dessin il y a un petit carré que l'on fait en broderie russe ; les tiges qui sont garnies d'épines des deux côtés, se font un côté en broderie russe sans la tige, et le second en broderie mexicaine avec la tige qui se fait en même temps. Les points croisés qui sont au bord sont en broderie russe. On prend pour cette broderie du cordonnet très-fin et très-égal.

La manchette est ornée d'une patte que l'on double comme le col et les poignets, et que l'on fixe sur la manchette par une piqûre sur le trait qui se trouve au bord de la manchette et à la patte entre les boutons et le dessin.

## GRAVURE DE MODES (1).

*Toilette de jeune fille.* — Robe en taffetas avec rayure noire et blanche. — Jupe en pointe, ornée devant d'une rangée de boutons avec milieu nacré. — Corsage à basques, fermé par les mêmes boutons, garni de guipure cluny. — Chapeau en velours royal avec barbe en dentelle noire et natte d'argent.

*Toilette de jeune femme.* — Robe en gaze avec large garniture bouillonnée, parsemée de choux en crêpe ; au milieu de chaque chou est posée une perle blanche formant cœur ; une ruche chicorée borde le bas de la jupe, et une plus petite borde le haut du bouillonné. — Corsage bouillonné en long ; les bouillonnés séparés par un petit ruban de taffetas. — Trois choux plus petits que ceux de la jupe sont placés sur la manche bouillonnée, et un quatrième est posé sur l'épaule. — Corset en taffetas, bordé de deux blondes blanches posées pied contre pied, séparées par un rang de perles blanches. — Pouff de camélias dans les cheveux.

*Toilette de petit garçon de six à huit ans.* — Pantalonnage en popeline ; la couture extérieure est couverte d'un velours maintenu par un bouton en argent. — Jaquette en popeline pareille, ornée devant et dans le dos de bretelles et barrettes en velours, avec grelots en passementerie, maintenus par des boutons en argent. — Ceinture en velours avec boucle d'argent. — Guêtres assorties à la nuance du costume.

(1) Robes de madame Basso, 11, rue de la Michodière.

Chapeaux de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne.

Les abonnées aux éditions violette et verte recevront au 15 mars les patrons suivants :

Costume de petit garçon de la gravure de Mars.

Corsage princesse.

Basquine ajustée de la gravure 3497.

Corset pour petite fille de huit ans.

Chemise d'homme.



## Mosaïque

### CURIOSITÉS HISTORIQUES.

Dans le mobilier de nos ancêtres, on voyait figurer les *pôts à aumônes*.

C'étaient des vases d'argile ou de métal, dans lesquels on versait une part des mets servis sur la table et distribués ensuite aux indigents. Ces pots étaient de grande dimension; l'inventaire des meubles de la reine Jeanne d'Evreux en mentionne un, de la valeur de 40 francs; dans l'inventaire de Richard Picke, archevêque de Rouen, on mentionne également l'*écuelle à aumônes*, et Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, se faisait suivre, même en campagne, par la *nef*, où l'on mettait l'aumône. Cet usage était encore en grande vigueur dans les provinces, au temps de madame de Chantal. On croit qu'il fut introduit en France par saint Louis, roi.

∴

Qu'est-ce que la vie? Une nuit passée dans une mauvaise auberge.

SAINTE THÉRÈSE.

∴

### ÉNIGME.

Sans être faux, je suis à double face :  
Ou je fais maigre chère et vis d'austérité,  
Ou, type des gourmets et par eux consulté,  
Je suis joyeux convive et fais cuisine grasse ;  
Je suis devenu très-fameux  
(Bien que je porte un nom contraire)  
Dans la science culinaire ;  
Mais ce n'est pas de quoi l'on doive être envieux :  
Gourmand, bientôt un siècle serait l'âge  
Que j'aurais, si depuis trente ans je n'étais mort ;  
Mais sobre, j'ai vécu dix-huit fois davantage ;  
Jusqu'à la fin des temps je dois revivre encor.

J. M. DE GAULLE.

Le mot du Logogriphe de Février est **CHARLES**, où l'on trouve : Arles — char — réal — châte — hécla — rhéa — lares — cher — lac — cale — sel — case — are — hase — as — hale — sac — race — sacre — aser — César — arche — arc — Rachel — rale — aès — ars.

### EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : Erreur n'est pas compte.

## RÉBUS



Bon pour  
50 francs  
dans

*Doit m'r Dams*

mmmm	5..
mmmm	10..
mmmm	2..
mmmm	11..
	40
	17 40







# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.



